Document généré le 13 juil. 2025 03:17

Recherches féministes

Travailler ensemble entre hommes et femmes : émergence de la question et questions de méthode

Daniel Welzer-Lang

Volume 11, numéro 2, 1998

Ils changent, disent-ils

URI : https://id.erudit.org/iderudit/058005ar
DOI : https://doi.org/10.7202/058005ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)
1705-9240 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Welzer-Lang, D. (1998). Travailler ensemble entre hommes et femmes : émergence de la question et questions de méthode. *Recherches féministes*, *11*(2), 71–100. https://doi.org/10.7202/058005ar

Résumé de l'article

À travers quelques éléments historiques liés au champ des études sur les hommes, et à partir des travaux de recherche réalisés par l'auteur au cours de ces dix dernières années, l'article interroge les cadres problématique et méthodologique qui nous permettent de réaliser des études dans des équipes mixtes en hommes et femmes, tout en questionnant l'androcentrisme de la sociologie, et des sociologues eux-mêmes. Dans une première partie sont analysés les processus, parfois compliqués, par lesquels ont émergé en France des travaux proféministes. Puis, à partir du constat de la fréquente asymétrie des objets traités par les hommes proféministes et par les femmes sociologues féministes, et des questions qui traversent le champ des rapports sociaux de sexe en construction, l'article propose une discussion sur la méthode. Plus exactement, à travers l'exemple d'une recherche récente sur l'échangisme, l'auteur, qui se réclame de l'antisexisme, expose ses propres difficultés concrètes rencontrées sur le terrain de la recherche pour ne plus être pris dans l'androcentrisme, et accepter, valider et en définitive intégrer les vécus et analyses critiques proposés par ses collègues, femmes et féministes. En conclusion, l'article identifie les outils et les principes méthodologiques qui permettraient de mettre en place des débats prenant en compte la problématique des rapports sociaux de sexe dans les équipes mixtes d'hommes et de femmes.

Tous droits réservés © Recherches féministes, Université Laval, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Travailler ensemble entre hommes et femmes : émergence de la question et questions de méthode

Daniel Welzer-Lang

À travers quelques éléments historiques liés au champ des études sur les hommes, et à partir des travaux de recherche que j'ai réalisés au cours des dix dernières années, je m'interroge dans le présent article sur les cadres problématique et méthodologique qui nous permettent d'effectuer des études dans des équipes mixtes, tout en remettant en question l'androcentrisme de la sociologie, et des sociologues mêmes[1].

Dans la première partie, j'essaie d'analyser les processus par lesquels émergent aujourd'hui en France des travaux proféministes. Les études critiques du sexisme réalisées par des hommes partent d'une époque où les débats entre hommes et femmes – et plus particulièrement entre groupes d'hommes critiquant la «virilité obligatoire» et les groupes féministes – étaient compliqués. Comme ce «non-débat», cette rupture des années 1979-1984, que je vais exposer ici. Avant et pendant la publication de mes travaux, d'autres hommes sociologues, et notamment ceux que j'appelle, par référence aux travaux de Maurice Godelier, des «Grands Sociologues», se sont penchés sur la domination masculine pour certains, sur les rapports sociaux de sexe pour d'autres. Eux aussi, de manières diverses, et parfois paradoxales, ont influencé mes recherches.

Ensuite, constatant l'émergence de recherches mixtes entre hommes et femmes, l'asymétrie des objets traités par les hommes et par les femmes sociologues féministes, les questions qui traversent le champ des rapports sociaux de sexe en construction, je propose une discussion sur la méthode. Plus exactement, à travers l'exemple d'une recherche récente sur l'échangisme, j'expose les difficultés concrètes rencontrées sur le terrain de recherche par un homme, en l'occurrence moi-même, pour ne plus être pris dans l'androcentrisme, et accepter, valider et en définitive intégrer les vécus et les analyses critiques proposés par ses collègues, femmes et féministes. D'autant plus quand, ce qui est souvent le cas dans la recherche française, l'équipe de recherche est dirigée par un homme, fût-il antisexiste. Il était une fois des non-débats, des ruptures... bref, des débats compliqués entre hommes et femmes.

---

1. Il est rituel de remercier les personnes qui ont lu et critiqué les versions provisoires d'un article proposé pour une publication. Mes remerciements à l'équipe qui a coordonné le présent numéro et à Anne-Marie Devreux qui a servi d'intermédiaire dépassent de loin ce simple rituel. J'ai en effet reçu de leur part une critique approfondie des premières formulations qui, partiellement intégrées, non seulement m'ont permis de modifier mon texte initial, mais m'ont aussi permis d'approfondir des points d'analyse encore peu discutés. De même, je remercie Sylvie Tomolillo qui, tout en ne souhaitant pas cosigner l'article ni expliciter elle-même sa position, m'a proposé des modifications, que j'ai tenté, après discussion, d'intégrer à l'article.

Il était une fois des non-débats, des ruptures

Avant d'aborder directement les questions de méthode posées par le travail en commun entre hommes et femmes, il nous faut faire un détour historique. Les recherches qui se font dans la mixité ne sont pas le fruit du hasard. Nous sortons de plus de 25 années de cohabitation, parfois difficile, entre hommes et femmes où les études sur les hommes ou les «critiques de la virilité obligatoire» ont emprunté des chemins parallèles aux études féministes et pas au diapason. Peut-on dire aujourd'hui que la situation a changé? Peut-on dégager les conditions qui pourraient permettre de débattre et de travailler ensemble sur la déconstruction de la domination masculine?

Un exemple de rupture entre positions de femmes féministes et réflexions masculines critiques sur les hommes

Nous sommes à la fin des années 70, au début des années 80. Quelques hommes, se réclamant de l'antisexisme, créent tout à la fois l'Association pour la recherche et le développement de la contraception masculine (ARDECOM)[2] et la revue *Types, Paroles d'hommes* qui, après avoir été un bulletin ronéotypé, devient une vraie revue. Les débats entre femmes féministes et hommes antisexistes sont – alors – peu aisés. Les hommes en sont convaincus :

> Comme les groupes «hommes», cette revue sera peut-être accusée de vouloir aider les hommes à reconquérir – ou renforcer – un pouvoir qui leur est contesté. Nous ne croyons pas, quant à nous, que le simple maniement de nos stylos ou que le cliquetis de nos machines à écrire nous fortifient dans une primauté que de toutes façons nous ne revendiquons pas...
> Comme eux, cette revue sera peut-être accusée de constituer une parenthèse dans la vie sociale, sans perspective militante, sans prosélytisme organisé. Les questions que nous nous posons, nous les laissons parfois sans réponse : c'est vrai. Nous ne sommes pas une «avant-garde masculine libérée». Nous sommes seulement désireux d'entrouvrir les carcans dans lesquels, enfermants, enfermés, nous nous éloignons d'un changement potentiel[2a].

Les réactions ne se font pas attendre. Bien sûr, certaines femmes se félicitent des initiatives masculines. D'autres sont pour le moins sceptiques. C'est ainsi que *La Revue d'en face*[3] publie trois articles en réponse au bulletin n° 4 de «Pas rôle d'hommes» et au texte de l'affiche de *Types*. L'ensemble des thèmes : luttes contre la virilité obligatoire, aliénation des hommes, désir et mise en place de contraceptions masculines, désir de parler de soi, de l'intime, du privé... sont alors critiqués comme autant de thèmes participant à une «reprise de pouvoir mâle», pouvoir partiellement entamé par les luttes féministes. Pour sa part, Jean-Yves Rognant les critique et conclut ainsi[4] :

---

2. Pilule pour hommes et méthode contraceptive basée sur la chaleur seront expérimentées de 1979 à 1986 avec un demi-succès (Welzer-Lang 1992). On trouve une recension des écrits masculins de cette époque dans le premier numéro du *Bulletin d'informations et d'études féminines* (BIEF) consacré aux hommes et au masculin (1992). Quant aux textes des premiers groupes d'hommes, on les trouve sur un cédérom édité par le Réseau européen d'hommes proféministes (accès Internet : http://www.menprofeminist.org). Voir l'annexe.

2a. «Éditorial», *Types, Paroles d'hommes*, n° 1, 1981, p. 2.

3. *La Revue d'en face*, revue politique féministe du mouvement de libération des femmes, n°s 9-10, 1981, p. 29-47.

4. Jean-Yves Rognant, «Chères sœurs étrangères», *Types, Paroles d'hommes*, n°s 2/3, 1981 : 103.

Troisième article : «Le mâle de vivre». **Celui-là pose la question de l'intérêt pour les luttes féministes qu'existent des groupes hommes.** «Chacun ses intérêts», dit en substance I. Théry. Il n'y a pas de symétrie possible entre le mouvement des femmes (luttes des opprimées) et les bénéficiaires du patriarcat même «pourvus d'une conscience malheureuse» [...] Pour I. Théry : «Bref, de quelque côté qu'on se tourne, dans l'attirance pour les groupes hommes, ce qu'on retrouve toujours, c'est la volonté de dire son malaise (s'approprier un discours dont on était exclu), de dénoncer la norme (se déresponsabiliser), d'analyser les carcans de la Virilité (se poser en victimes).» Moins élégamment dit, ça revient à ceci : envieux, irresponsables, simulateurs...

[...] L'article se conclut sur le dévoilement de notre stratégie inavouée : le mythe du «nouveau camp» nous agite et nous parcourons déjà «tout le chemin qui va d'une crise de la virilité à l'affirmation d'une «nouvelle masculinité».

Les hommes des «groupes mecs», comme ils s'appellent à l'époque, en sont bouleversés. Et de nombreuses heures sont passées à discuter les positions de ces femmes féministes qui «n'ont rien compris», disent certains, qui «manifestent de justes craintes», disent d'autres. Différents hommes répondent alors à cette polémique, qui très vite se termine en non-débat. Pierre Colin et Claude Barillon[5] laissent entendre que les débats sont aussi compliqués du côté des hommes :

Non réponse, pas de réponse

Y en a marre. Y a plus d'abonnés. Parce qu'on ne nous renvoie pas la bonne image, celle de l'homme pas-macho-pas-phallo-qui-lutte-et-à-quel-prix-contre-son-encombrante-virilité il faudrait répondre à coup de grands principes et de subtils distinguo. Non seulement, il nous faut des miroirs mais encore faut-il qu'ils ne soient ni concaves ni convexes. MARRE! On en crève de ces conneries, de ce jeu de la reconnaissance, du dis-moi que tu m'aimes, que je suis différent, surtout pas comme les autres, réassure-moi de ma singularité : c'est cela la logique mâle, c'est ainsi que se reproduit la «virilité obligatoire» par le jeu de l'image et du regard où l'autre, dans sa différence, n'a pas lieu d'être.

On pourrait pas rêver un peu de relations, avec des femmes, des hommes, des enfants, où chacun s'accepte avec ses limites et accepte l'autre dans son irréductible altérité?
Apparemment, du côté des bonshommes, ce n'est pas pour demain.

Signalons, pour conclure sur les débats difficiles de cette époque et le fossé entre féministes et groupes d'hommes antisexistes, l'interview de Simone de Beauvoir publié par *La Revue d'en face* (n°s 9/10) qui montre aussi que, du côté des femmes, comme des hommes, les positions ne sont pas unanimes[6].

Simone de Beauvoir, interviewée par Irène Théry

S. de B. : Je n'ai jamais entendu parler de groupes d'hommes. Mais je connais quelques hommes effectivement féministes évidemment parmi les plus jeunes [...] Si les hommes pouvaient parler entre eux avec autant d'honnêteté que les femmes parlent entre elles ce serait une très bonne chose car des quantités d'hommes ont aussi des problèmes sexuels, des problèmes d'impuissance, de ceci ou de cela, dont ils ne

5. Pierre Colin et Claude Barillon, «Non réponse», *Types, Paroles d'hommes*, n°s 2/3 1981, p. 111.
6. Entrevue citée par Jean-Yves Rognant, loc. cit., note 1, p. 107.

> veulent ni n'osent parler car il y a une censure très forte chez eux. Peut-être que s'ils faisaient des groupes d'hommes ce serait une bonne chose.
>
> I.T. : C'est en tout cas tout à fait dans cette perspective qu'ils se regroupent. Pour lutter contre l'idéologie virile qu'on leur impose. Mais ils ne se réunissent pas simplement comme des amis. Ils se réunissent pour faire de la politique, produire une analyse, lutter. Est-ce que même avec la meilleure volonté du monde ces groupes ne sont pas amenés inévitablement à défendre leurs intérêts d'oppresseurs puisque chaque homme reste un agent de l'oppression même s'il la combat?

Il faudra attendre le colloque «Les hommes contre le sexisme» organisé en octobre 1984 par *Types* et ARDECOM pour que des échanges d'idées entre femmes féministes et hommes antisexistes réapparaissent. Là où les sociologues féministes, et de rares hommes (liés aux groupes d'hommes), dressent un état des rapports sociaux de sexe, du sexage, de la division sexuelle du travail dans l'espace domestique et dans le monde industriel ou scolaire[7], les participants à *Types* ou à ARDECOM ne peuvent que répondre par leurs interrogations personnelles ou collectives (Cette et Rognant 1985). Malgré tout, cette époque, cette rencontre, et d'autres moins publiques, marquent l'ouverture sur des travaux de déconstruction du genre effectués dans la mixité.

Les apports des études sur les hommes

Pour ma part, largement influencé par les travaux de Nicole-Claude Mathieu, Christine Delphy, Colette Guillaumin et Paola Tabet, j'ai choisi, comme homme, de travailler principalement sur la déconstruction du masculin, pris comme genre hégémonique et prévalent. Cette position conforte mes options politiques qui visent à la suppression du genre et de toutes les dominations. Nous allons l'examiner, ce qui n'est pas pratique courante chez tous les hommes sociologues. En dehors des groupes d'hommes et des quelques rares études universitaires liées à cette mouvance (Reynaud 1981; Ridder 1982), d'autres hommes sociologues se sont intéressés aux hommes et au masculin. Leurs recherches ont aussi influé sur les études actuelles, y compris sur celles que j'ai menées de 1986 à maintenant.

La position et les travaux de ceux que l'on peut qualifier de «Grands Sociologues», par référence à leurs positions dans l'institution universitaire[8], sont importants pour deux raisons. D'une part, même critiquables, ils m'ont permis

---

7. Voir à ce propos les communications de Maryse Huet, Catherine Vallabrègue, Serge Volkoff reproduites dans le numéro 462 de la revue *Les Temps modernes*, janvier 1985.
8. Positions de pouvoir (actuelles ou passées) dans les instances universitaires pour tous, et dans les maisons d'édition pour la plupart. Pour se rendre compte des effets des positions différenciées de pouvoir, il n'y a qu'à mettre en parallèle le battage médiatique que nous avons connu durant l'été 1998 à propos du livre de Bourdieu sur la domination masculine (pleines pages dans *Le Monde diplomatique*, *Le Monde*, *Libération*, *Le Figaro*, dans quatre numéros successifs de *Télérama, etc.*) et les entrefilets (quand ils existent) que concède la presse lors de l'édition d'ouvrages que les études féministes ou proféministes considèrent comme majeurs, comme les écrits de synthèse de Nicole-Claude Mathieu (1991a et 1991b), Colette Guillaumin (1992) ou dernièrement Christine Delphy (1998). Les débats qui ont suivi la parution de l'ouvrage de Bourdieu sont aussi hautement significatifs de l'«effet Grand Homme». La double page que lui consacre *Le Monde des livres* (28 août 1998), est exemplaire. Sur douze colonnes, quatre hommes (dont deux sociologues) dissertent sur «le cas Bourdieu». Seule la dernière colonne de droite de l'article de Roger-Pol Droit est consacré à l'exposé critique du contenu du livre. Manifestement les débats intragenre, entre dominants – que l'on peut aussi qualifier de joutes guerrières –, ont l'air de plus exciter la pensée masculine (manifestations de la *libido sciendi*?) que les essais de Pierre Bourdieu pour dévoiler, à sa manière, la domination des hommes.

(mais je ne suis pas le seul homme dans ce cas) d'évoluer dans mes réflexions sur les manières de déconstruire la socialisation masculine. D'autre part, adoptant une position prétendument extérieure et objective par rapport à leurs objets – et en tous cas une position désexuée et parfois androcentrique –, ils apportent *a contrario,* des éléments pour réfléchir à une autre posture des hommes dans les travaux sociologiques.

Je sais les critiques effectuées par Nicole-Claude Mathieu sur les travaux de Maurice Godelier[9], j'en partage certaines. Godelier mais aussi Bourdieu ont eu accès à l'information disponible aux dominants, mais pas aux vécus des dominées[10]. Plus, comme dit Mathieu (1985b : 225), ils appliquent – mais de manière différente pour ces deux auteurs – une conception de la violence entre dominants aux relations entre dominants et dominées. Pression de l'androcentrisme, conjuguée à une non-connaissance pour l'un et au refus de reconnaissance pour l'autre : ils généralisent information et interprétations comme si l'analyse des faits de domination n'était pas prise, elle-même, dans les rapports sociaux de sexe. Comme si ces derniers ne conditionnaient pas la connaissance, ne produisaient pas leurs effets jusque dans les sphères de la pensée sociologique.

Acceptons qu'entre 1978 (date des premiers articles de Godelier critiqués par Mathieu) et 1982, année d'édition de *La production des grands hommes*, les écrits féministes sur les femmes violentées soient pas ou peu connus. Le premier article sur ce thème, signé Jalna Hanmer, «Violence et contrôle social des femmes», paraît dans *Questions féministes* (n° 1, novembre 1977, p. 69-90). Et même si Guillaumin, dès 1978, décrit très finement les contours et le contenu de l'oppression des femmes – comme «classe de sexe» – dans laquelle la violence a un rôle central, les premières militantes qui créent le centre Flora-Tristan, ouvert en mars 1978, se déclarent elles-mêmes surprises de la prégnance du phénomène.

Godelier est d'ailleurs revenu sur ses positions dans son article «Qu'est-ce qu'un acte sexuel?», publié en 1995 dans *La Revue internationale de psychopathologie.* Il décrit alors par le détail les formes de violence physique : «Les violences imaginaires faites aux femmes dans les rites s'accompagnent donc de violences réelles, psychologiques, physiques, symboliques, politiques, matérielles, accomplies dans la vie quotidienne» (p. 373).

Cependant, si l'on peut accepter la non-(re)connaissance des formes de violence faites aux femmes au début des années 80 – tout en notant que Godelier décrit par ailleurs très précisément quelques formes de violence –, il est plus difficile de faire de même dix ans plus tard. Bourdieu (1990), pour sa part, ne croit pas à la violence physique comme obstacle à l'autonomie des femmes. Pour lui, c'est «l'efficacité symbolique» de la division naturalisée qui conduit les «victimes à se vouer et à se dévouer au destin auquel elles sont socialement vouées», notamment en effectuant les travaux les plus durs, ceux qui sont considérés (par les hommes) comme des tâches ingrates… (p. 10). C'est toujours l'«efficacité symbolique» qui produit cette «forme particulière de domination […] qu'est la violence symbolique» : violence qu'on «ne peut penser» dit-il «qu'à condition de dépasser l'alternative naïve de la contrainte et du consentement, de la coercition et de l'adhésion», et, surtout violence qui s'exerce «*en dehors de toute contrainte physique*» (l'italique est de moi). «La violence symbolique impose une coercition qui s'institue par l'intermédiaire de la

---

9. Mathieu (1985b) reproche à Maurice Godelier d'avoir – car homme dominant – sous-estimé les effets de la violence physique, du conditionnement des femmes, pour privilégier une analyse du *consentement* à la domination.
10. Ce que reconnaît d'ailleurs explicitement Maurice Godelier (voir sa conférence du 24 avril 1998 à Toulouse).

reconnaissance extorquée que le dominé ne peut manquer d'accorder au dominant lorsqu'il ne dispose pour le penser que d'instruments de connaissance qu'il a en commun avec lui et qui ne sont que la forme incorporée de la forme de domination» (p. 10).

Pourtant, dans le même article, il nous décrit des actes que toute personne connaissant la problématique de la violence faite aux femmes reconnaît comme des signes émanant d'hommes violents, ceux-là mêmes qui créent la terreur quotidienne que vivent de nombreuses femmes : «Mrs Ramsay ménage continûment son mari, d'abord acceptant l'enjeu apparent de la scène de ménage, au lieu de tirer argument, par exemple, de la disproportion *entre la fureur de Mr Ramsay* et sa cause déclarée [...] l'absurdité de l'esprit féminin donnèrent à Mr Ramsay *un accès de rage* [...] *Il tapa du pied* sur la marche de pierre. "Allez vous faire fiche! dit-il"» (p. 24; l'italique est de moi).

Qu'importent tous les témoignages de femmes sur la violence domestique, le viol, le harcèlement et les effets de menace qu'ils véhiculent en permanence, qu'importent les travaux qui expliquent que les femmes sous-estiment cette violence (Larouche 1987; Welzer-Lang 1991), Bourdieu, comme d'autres mais avec des outils théoriques différents, légitime en permanence sa vision du monde qui, parce qu'il appartient au monde des dominants, doit être la bonne et l'unique[11] .

N'empêche... travaillant aussi sur les hommes, ils ont su mettre en lumière et faire partager à d'autres hommes, y compris à moi-même, l'analyse fine des mécanismes de construction de l'identité masculine. C'est ainsi qu'à partir des travaux de Godelier j'ai pu analyser plus tard la «maison-des-hommes» comme creuset de l'homophobie. C'est à la lecture des rituels d'ingestion de sperme chez les jeunes Baruyas[12] que j'ai commencé à élaborer des hypothèses sur la place

---

11. Soyons juste. En 1998, peut-être harcelé par la «naïveté» [sic] des remarques qui, de conférences en cours n'arrêtent pas de lui rabâcher que sa position fait vraiment peu de cas des analyses féministes, y compris américaines, il s'explique : «je voudrais mettre en garde seulement contre les contresens les plus grossiers qui sont communément commis à propos de la notion de violence symbolique et qui ont tous pour principe une interprétation plus on moins réductrice de l'adjectif «symbolique», employé ici en un sens que je crois rigoureux et dont j'ai exposé les fondements théoriques dans un article déjà ancien [P. Bourdieu, «Sur le pouvoir symbolique», *Annales*, n° 3, mai-juin 1977, p. 405-411]. Prenant «symbolique» dans un de ses sens les plus communs, on suppose parfois que mettre l'accent sur la violence symbolique, c'est minimiser le rôle de la violence physique et [faire] oublier qu'il y a des femmes battues, violées, exploitées, ou, pis, vouloir disculper les hommes de cette forme de violence. Ce qui n'est pas du tout le cas, évidemment. Entendant «symbolique» par opposition à réel, effectif, on suppose que la violence symbolique serait une violence purement «spirituelle» et, en définitive, sans effets réels. C'est cette distinction naïve, propre à un matérialisme primaire, que la théorie matérialiste de l'économie des biens symboliques, que je travaille à construire depuis de nombreuses années, vise à détruire, en faisant sa place dans la théorie à l'objectivité de l'expérience subjective des relations de domination» (1998 : 40). Et dans son livre, une fois, une seule fois (1998 : 38), il va mentionner la violence physique. Les reproches que l'on peut faire aux analyses de Pierre Bourdieu ne sont pas, contrairement à ce qu'il pense, qu'il n'a pas explicité scientifiquement l'adjectif «symbolique». Il l'a fait, et bien fait. Même si des débats perdurent, notamment avec Haicault (1992) ou Godelier (1995) sur l'importance relative de l'imaginaire et du symbolique. Les reproches que lui font tous ceux et celles que cette question intéresse est qu'il n'a pas travaillé scientifiquement sur le concept de «violences». Les «violences», dans ses textes, sont tout à la fois une catégorie descriptive, une qualification des effets de la domination et l'explicitation d'un mode de régulation. Refusant d'intégrer les travaux des féministes, il réduit leurs critiques, et celles des hommes qui comme moi ont travaillé cette question, sans même avoir pris le temps de les écouter véritablement.
12. Godelier (1995 : 351) «Les Baruyas, sont une tribu, d'environ deux mille personnes, qui vit dans une haute vallée des montagnes de l'intérieur de la Papouasie Nouvelle Guinée qui fut «découverte» par les Blancs en 1951 puis pacifiée par l'administration coloniale australienne [...] C'était une société sans classes ni castes et sans État, mais où existait une double hiérarchie, celle entre les sexes, caractérisée par la domination générale des hommes sur les femmes et celle, entre les clans, reposant sur la primauté des clans conquérants sur les clans autochtones. À l'intérieur de chaque sexe existait une autre hiérarchie distinguant parmi les

des abus dits sexuels entre hommes, hypothèses que j'ai développées dans mes analyses sur la prison, prise alors comme un segment particulier de la maison-des-hommes (1996). C'est aussi à partir des analyses de François de Singly (qui lui aussi occulte les relations de violence entre hommes et femmes et travaille sur les femmes et le couple) que – jeune étudiant – j'ai commencé à pouvoir entrevoir ce que pouvait être une analyse masculine critique de la domination masculine et des rapports sociaux de sexe[13].

Bref, si mes travaux sont largement redevables à la sociologie féministe, ils sont aussi, et d'une autre manière, empreints des travaux précédents réalisés par des hommes[14].

Enfin, ne sous-estimons pas le pouvoir de légitimité qu'ont conféré aux hommes voulant travailler sur la domination masculine les publications de Godelier, Meillassoux, Singly et Bourdieu. Il n'est pas loin le temps où mon jury m'expliquait – six mois avant la sortie de l'article de Pierre Bourdieu – que ma thèse sur les hommes violents (1990) était obsolète, car «[l]a domination masculine n'existe plus [...], et ce genre de travaux n'intéresse plus personne!» On comprendra alors que, même critique, je me félicite que des «grands sociologues»[15] aient commencé à travailler sur ces thèmes.

Il s'agit en tous cas d'une *autre* génération d'hommes qui, théoriquement et épistémologiquement, notamment dans l'attitude par rapport à la pensée féministe, n'a pas eu à affronter, ou n'a pas voulu affronter, les questions pratiques liées à la domination masculine et à la conscience différenciée qu'en ont les dominants et les dominées. Ce qui n'est pas le cas des hommes proféministes. Tout homme, scientifique ou non, «Grand Homme» ou pas, a forcément intégré l'androcentrisme des sciences sociales. Androcentrisme qui consiste, dit Nicole-Claude Mathieu (1985a : s. p.), «à exclure les femmes des études historiques et sociologiques et à accorder une attention inadéquate aux rapports sociaux dans lesquels elles sont situées». Elle ajoute : «La [...] non-considération des rapports sociaux dans lesquels les agents-femmes sont impliqués veut dire que certains rapports sociaux cruciaux sont mal identifiés et d'autres pas identifiés du tout. Ceci [...] pervertit nécessairement les arguments avancés quant aux caractéristiques générales de la formation [sociale et économique] en cause». Par la suite, à propos des études sur les hommes, avec Marie-France Pichevin, nous avons complété cette définition : «L'androcentrisme consiste aussi à participer d'une mystification collective visant pour les hommes, à se centrer sur les activités extérieures, les luttes de pouvoir, la concurrence, les lieux, places et activités où ils sont en interaction (réelle, virtuelle ou imaginaire) avec des femmes en minorant, ou en cachant, les modes de construction du masculin et les rapports réels entre eux» (Welzer-Lang et Pichevin 1992 : 11).

---

hommes les «Grands Hommes», grands guerriers, grands chamanes ou maîtres des rituels d'initiation des autres et parmi les femmes les «Grandes Femmes», particulièrement les chamanes ou les femmes ayant eu de nombreux enfants survivants, du reste des femmes.» (Godelier, 1995).

13. Tout en sexuant ses analyses (1984, 1986, 1987), François de Singly montrait les effets de la domination masculine sans jamais aborder de manière critique, et objective, sa place d'homme observateur. François de Singly appartient à un courant de la sociologie de la famille qui, avec Michel Bozon, Jacques Commaille, a eu des débats complexes avec une partie des sociologues féministes. Comme hommes et sociologues, notamment lors de la préparation du colloque de Beijing (août 1995), on leur reprocha – arguments à l'appui – de s'approprier, de déformer, de minimiser et d'invisibiliser les acquis féministes en sociologie au profit d'une sociologie dite *généraliste* (Devreux 1995), d'essayer de prendre le pouvoir dans le champ des études sur les femmes, bref de reproduire dans le champ des rapports sociaux de sexe, ou de la sociologie de la famille, des pratiques dominatrices liées aux rapports sociaux de sexe.
14. Pour être juste, il faudrait aussi remercier Claude Meillassoux (1975).
15. Ceux-ci constituent, dans le champ de la sociologie, les figures des «Grands Hommes», ceux qui dominent les hommes qui eux-mêmes dominent les femmes.

Comme homme, ne pas situer ses analyses comme des productions masculines, liées aux rapports sociaux de sexe dans lesquels et par lesquels nous nous sommes situés, revient à minorer ou à occulter les analyses féministes (analyses de femmes qui montrent la domination subie), mais aussi cela ne permet pas qu'un débat s'engage. Débat, confrontations qui, nous allons le voir, sont riches d'enseignements sur la sexuation du social et sur l'intériorisation par les hommes sociologues eux-mêmes de schèmes qui reproduisent, ou peuvent reproduire, la domination masculine dans les sciences sociales.

Mes recherches : des exemples d'études liées à la problématique féministe

Appartenant à une autre génération, dès le début de mes recherches, j'ai essayé de sexuer mon point de vue, de relativiser l'information que je recueillais en la confrontant aux travaux faits sur les femmes par les sociologues féministes.

C'est ainsi que, à la suite de Nicole-Claude Mathieu, j'ai montré, du côté des hommes, la double définition des faits sociaux, le «double standard asymétrique». À l'écoute de plusieurs centaines de témoignages détaillés (Welzer-Lang 1991, 1992), il m'est apparu évident que non seulement les hommes violents et les femmes violentées ne parlent pas toujours de la même chose lorsqu'ils énoncent les formes de violence, mais en plus – ce qui m'a étonné – dès qu'ils quittent le déni, attitude défensive première, les hommes violents peuvent définir plus de formes de violence que leurs compagnes. Autrement dit, nos catégories de définition de la violence sont aussi des prénotions qu'il faut déconstruire. Les hommes violents définissent la violence qu'ils exercent sur leur compagne comme un *continuum de violence physique, psychologique, verbale, sexuelle, associé à une intention* : intention de dire, d'exprimer un sentiment, un désir ou une volonté. «C'était pour lui dire [...] lui montrer», disent-ils. Quant aux femmes violentées – du moins celles qui n'ont pas pris conscience des effets de la domination masculine –, elles définissent la violence comme un *discontinuum* essentiellement composé *de violence physique*. Les formes de violence physique sont elles-mêmes définies de manière restrictive, comme des coups portés à main nue ou poing fermé (voire avec le pied), associés à l'intention de les faire souffrir.

J'ai recueilli par la suite de multiples exemples de scènes qualifiées par l'homme de violence où la femme, à partir des regrets exprimés par son compagnon, ou l'invocation d'excuses (la perte de contrôle, l'alcool, le hasard, l'acte fortuit), déqualifie les coups reçus pour les définir comme *des trucs durs, des actes douloureux*, mais pas de la violence. La violence domestique est ainsi définie de manière plus large par ceux qui la contrôlent et la mettent en œuvre que par celles qui la subissent. J'ai appelé cela «le binôme de la violence domestique».

De la même manière, pour aborder un autre registre, avec Jean-Paul Filiod (Welzer-Lang et Filiod 1993), nous avons montré que la chaussette qui traîne en permanence dans l'espace domestique d'un couple hétérosexuel tout comme l'absence d'espace appropriable pour l'homme «ordinaire» dans la maison sont les signes tangibles de la domination masculine. Il nous a été assez aisé de montrer que, en ce qui concerne le propre et le rangé, les hommes et les femmes suivent deux logiques, deux symboliques différentes.

Les femmes, par souci d'être reconnues comme de bonnes épouses et de bonnes mères, par pression de l'entourage et des normes, nettoient avant que ça ne soit (trop) sale. On assimile les femmes, leur intérieur psychique, à la propreté (ou au rangement, ce qui revient ici au même) de l'espace domestique. *Quand c'est sale chez elles, c'est sale en elles* en quelque sorte. Pour les hommes, en

tous cas ceux qui effectuent le travail domestique, ceux qu'on a habitués à ne pas trop déranger quand on apprenait à leurs sœurs à nettoyer, ceux-là nettoient quand ils voient que c'est sale. Chacun des sexes a son seuil-plancher. Les femmes sont *préventives* et les hommes sont *curatifs*. Du moins dans les normes sociales habituelles liées à la domination.

On pourrait multiplier les exemples de cette double construction des représentations et pratiques sociales. Ainsi, dans l'étude que je viens de terminer sur l'échangisme, les «boîtes-à-partouzes» et la prévention du sida, je montre facilement comment l'érotisme masculin et féminin est construit différemment et les conséquences que cela produit sur la (re)négociation de formes érotiques communes; notamment, comment des femmes sont sommées de se soumettre à l'érotisme pornographique masculin (Welzer-Lang 1997).

Des recherches communes entre hommes et femmes sur les rapports sociaux de sexe

La question des études sur les hommes et le masculin évolue. Après de multiples appels à travailler sur les femmes et les hommes (Mathieu 1973, 1985a et 1985b; Devreux 1985; Daune-Richard et Devreux 1986, etc.), nous commençons à travailler entre hommes et femmes, entre dominants et dominées, à la déconstruction des phénomènes qui oppriment les femmes et, par voie de conséquence, aliènent les hommes. Nous commençons même à pouvoir articuler oppression et aliénation, avec toutes les précautions qui s'imposent contre les tentatives masculines de déresponsabilisation et de symétrisation des rapports de pouvoir. J'ai montré par ailleurs comment l'homophobie, ce contrôle social permanent, structure les rapports entre hommes en reprenant, chez les hommes[16], la division hiérarchisée entre hommes et femmes[17].

Non seulement nous commençons à débattre ensemble, mais nous commençons aussi à travailler ensemble. Dans les institutions, à côté de ceux qui utilisent les travaux féministes sans presque jamais les citer (Devreux 1995), des hommes entrent (assez timidement il est vrai) dans les équipes de sociologues féministes. Ils (en réalité je devrais dire «nous») problématisent ce qui est défini comme le proféminisme. Et dans la société, de manière beaucoup moins timide, des centaines de garçons et de filles discutent de l'antisexisme, des luttes antihomophobie et antipatriarcales dans les collectifs (mixtes) antisexistes; collectifs, il n'est pas anodin de le remarquer, très imprégnés de culture libertaire.

Pour ma part, je participe depuis plusieurs années, comme chercheur et directeur de recherche, à des équipes mixtes d'hommes et de femmes, d'orientation homosexuelle ou hétérosexuelle et d'autres qui n'arrivent toujours pas à se ranger dans ces belles petites boîtes qui ont été réactivées par les luttes contre l'homophobie et par les luttes contre le sida. Ces équipes de travail successives ont d'abord été mises en place à Lyon autour du Centre de recherche et d'étude anthropologique (CREA), puis autour de l'Équipe Simone (Université Toulouse Le Mirail).

---

16. On rencontre l'homophobie chez les femmes aussi, mais ce n'est pas mon propos ici.
17. Homophobie et hétérosexisme sont deux réalités différentes. L'homophobie valorise la virilité des hommes (homosexuels ou non) et stigmatise tout ce qui chez les hommes est valorisé chez les femmes. L'homophobie au masculin impose aux hommes de ressembler aux «vrais» hommes, c'est-à-dire ceux qui sont différents des femmes. L'homophobie assimile les non-virils, les faibles, ceux que l'on présente comme «efféminés» aux homosexuels, à des non-«vrais»-hommes. L'hétérosexisme est la discrimination et l'oppression basées sur une distinction faite à propos de l'orientation sexuelle. L'hétérosexisme est «la promotion incessante, par les institutions et/ou les individus, de la supériorité de l'hétérosexualité et de la subordination simultanée de l'homosexualité» (Welzer-Lang 1994 : 57). L'hétérosexisme tient pour acquis que tout le monde est hétérosexuel, sauf avis contraire.

Nous travaillons sur des thèmes liés à la déconstruction du genre et de la domination masculine, nous produisons des analyses féministes et proféministes, dans une équipe mixte et dirigée par un homme. Je *dirige* cette équipe dans le sens où c'est moi qui propose les thèmes de recherche, obtiens les contrats de recherche, oriente les travaux – recherches théoriques et interventions de terrain – d'un point de vue théorique mais aussi méthodologique et pratique, et paie les hommes et femmes engagés à titre contractuel à qui j'ai proposé de s'associer avec «nous». Cela donne une équipe relativement soudée composée d'hommes et de femmes (de jeunes féministes[18]) qui ont la prétention non seulement de produire de la connaissance, mais aussi que cette connaissance aide à changer le monde dans une perspective plus égalitaire et moins oppressive.

Des objets de recherche souvent différents et asymétriques

Au vu du nombre réduit (en France) de recherches effectuées dans la mixité dans le champ des rapports sociaux de sexe, on a pour l'instant laissé de côté un élément qui devient central dès que le nombre d'hommes qui font de la recherche augmente. Dans une volonté commune de lutter contre l'oppression des femmes et l'aliénation des hommes, hommes et femmes, féministes et proféministes ne travaillent pas toujours sur les mêmes objets sociologiques, ne déconstruisent pas forcément les mêmes thèmes. Sociologie et anthropologie sont – mais qui en doutait? – des disciplines humaines sexuées. Les priorités scientifiques et sociales sont différentes.

Deux exemples le feront comprendre plus facilement. Un étudiant de la «filière» Rapports sociaux de sexe de Toulouse arrive en Espagne dans le cadre des accords Socrates. Il est accueilli très chaleureusement par les collègues femmes du groupe féministe partenaire de Grenade. Celles-ci vérifient de vive voix qu'il existe des hommes qui adoptent des problématiques et des modes de perception proches des féministes. Elles s'en déclarent enchantées et sont prêtes à l'aider.

Tout se passe bien tant que Gilles H., étudiant, travaillant sur les clients de la pornographie, ne questionne pas ses collègues sur les terrains où il pourra mener sa recherche. «Pourriez-vous me dire où sont les lieux de drague ici?», demande-t-il. À ce moment précis, nos collègues féministes et femmes espagnoles ont compris qu'il y avait des différences. Que nous ne travaillions pas sur les mêmes thèmes ni sur les mêmes terrains.

Le second exemple se déroule dans la région toulousaine lors d'une réunion avec des élues et des responsables d'associations féministes. Il est question de légionnaires et d'un (futur) projet de recherche sur la violence faite aux femmes dans les zones rurales fortement militarisées. Après que les élus et élues et les travailleuses sociales nous ont décrit la zone, sa composition sociale, les problèmes de violence qu'elles rencontrent, brutalement sans doute, mais sans avoir eu aucune volonté de choquer, je demande : «Où sont les bordels dans cette zone où vivent des milliers de militaires?» Étonnement général de la part de l'assistance féminine. C'est une question qu'elles ne se sont jamais posée et que personne n'a jamais évoquée devant elles.

De ces exemples, que peut-on déduire? Empiriquement, on constate que les champs d'investigation des études mises en place par des hommes et par des femmes sont souvent différents. D'une part, la priorité des femmes sociologues a d'abord été de problématiser l'oppression, de déconstruire les

18. Le terme est employé ici au sens de femmes militantes n'ayant pas connu le féminisme des années 70 autrement que par des textes mais qui, profitant de ses acquis, continuent à problématiser de manière *radicale* les rapports sociaux de sexe.

formes particulières de domination que vivent les femmes. Il n'y a qu'à reprendre les thèmes que propose majoritairement la sociologie féministe pour le constater : travail et scolarisation des femmes, articulation public/privé, travail domestique, hiérarchie professionnelle, etc. D'autre part, les priorités des hommes proféministes sont en partie différentes : pornographie, sexualité, prostitution, homophobie ou paternité[19], etc. Là où les femmes se centrent sur les formes d'oppression et de discrimination, les hommes travaillent d'abord sur les formes sociales qu'ils appréhendent comme premières dans leur aliénation. Alors, sans aucun doute, on trouve des thèmes et des préoccupations communes : violence, discrimination sexuelle, et ainsi de suite. À ce jour, les recherches communes me semblent peu nombreuses dans les travaux publiés en France, y compris d'ailleurs sur ces deux thèmes.

Ce constat empirique de l'asymétrie des objets est en lui-même riche de débats. Pour reprendre une critique faite à la première version du présent article, ce qui est vécu par les hommes comme formes d'aliénation masculine n'est-il pas lié à «leur» sens commun? N'auraient-ils pas plus intérêt à travailler sur les plans d'égalité professionnelle, la santé des hommes, des femmes et des enfants? Y a-t-il réellement spécificité et sexuation des objets ou, au contraire, volontés masculines de réduire les études à quelques points que les femmes pourraient trouver mineurs au vu des conditions d'oppression? De même, faut-il laisser des objets typiquement masculins aux hommes ou – et les travaux d'Anne-Marie Devreux sur l'armée en sont une belle illustration – ne devrions-nous pas croiser les regards? «Si le dominant connaît le *mode d'emploi*, les mécanismes économiques, les justifications idéologiques, les contraintes matérielles et psychiques à utiliser et utilisées [...] il ne connaît pas le vécu de *l'oppression*», dit Nicole-Claude Mathieu (1985a : 83). Si nous voulons comprendre une société mixte, nous avons besoin *et* des études faites par les femmes, *et* d'études faites par les hommes. Seule la somme de ces travaux, articulant les vécus de l'oppression et l'information sur le *mode d'emploi* de la domination, traduit la complexité de la sexuation du social. Ce qui, naturellement, ne veut pas dire que seuls les hommes doivent s'adresser aux hommes. De plus, il y a tout lieu de s'interroger sur le fait qu'un même discours dit par un homme ou une femme est écouté de manière différente par les hommes et les femmes.

On mesure ici combien ces questions sont riches de débats à venir pour la construction du champ des rapports sociaux de sexe qui, nous allons le voir, présente aujourd'hui des contours flous.

Un flou existe actuellement sur les relations et l'articulation entre recherche féministe, recherche sur les femmes et recherche sur les rapports sociaux de sexe. Sans doute ce «flou» correspond-il à la dissymétrie entre le nombre de chercheurs et de chercheuses sur ces thèmes. Souvenons-nous qu'à la table ronde internationale de l'Atelier production/REproduction (APRE) en 1987, il y avait une centaine de femmes, 74 communications, dont 4 signées ou cosignées par des hommes. Et encore, sur quatre communications, seule une abordait précisément les hommes comme catégorie sociale. Aujourd'hui encore, le nombre d'hommes sociologues travaillant dans le champ des rapports sociaux de sexe, en essayant d'utiliser les rapports sociaux de sexe eux-mêmes pour analyser leur production scientifique et leur place dans le champ, est minime.

Pour l'instant cohabitent encore en France, sous les mêmes vocables («rapports sociaux de sexe», «études sur le genre», «sur les femmes», etc.), différentes conceptions de la mixité, de la parité et des formes de débat. Une des questions qui se posent – du moins qu'essaie de poser le présent article – est

---

19. Voir aussi, par exemple, les travaux de Richard Poulin sur la pornographie (1995), ceux d'Emmanuel Reynaud sur l'armée (1988), de Michel Dorais (1992, 1995a et 1995b) ou de Germain Dulac sur la paternité (1993).

sans doute de savoir quels sont les conditions et les moyens nécessaires pour aborder autrement les rapports entre dominants et dominées au sein de la recherche sur les rapports sociaux de sexe.

Et dans les équipes de recherche mixtes?
L'exemple de l'échangisme

Mon exemple de débats entre hommes et femmes[20] concerne une recherche sur l'échangisme. Je veux dire quelques mots ici sur l'historique de cette étude et son terrain. Et ce, afin de bien décrire le contexte des interventions de notre équipe, mais aussi pour montrer comment celle-ci articule travaux exécutés avec les hommes (ici les homosexuels masculins) et travaux effectués dans les milieux composés d'hommes et de femmes.

C'est par hasard, après avoir étudié les *backrooms*[21] gais, alors que nous évoquions cette question auprès de collègues, que nous avons appris l'existence de ces *backrooms* «hétéros» que sont les clubs dits «échangistes». Par curiosité, et aussi poussés par le désir de poursuivre le travail commencé lors de l'étude de la prostitution lyonnaise (Welzer-Lang *et al.* 1994), nous sommes allés voir. Et *voir* est bien le terme le plus adapté ici. L'étonnement fut total! Lors de nos premières visites, une fois dépassées les difficultés d'accès[22], outre l'ambiance particulière, nous n'avons vu aucune protection, aucun préservatif.

Grâce à la mobilisation de fonds publics[23], à l'écoute bienveillante des responsables de santé publique ainsi que des militantes et des militants de la lutte contre le sida, nous avons pu réaliser une étude ethnographique de quatre années sur ce que nous avons appelé «la planète échangiste». Cette recherche s'est fixé un double objectif : comprendre et aider à mobiliser. C'est ainsi qu'alimenté par nos travaux a pu se créer Couples contre le sida, organisme de lutte contre le sida en milieu dit «non conformiste».

Le travail sur l'échangisme a été long, fastidieux et... passionnant. Là où notre équipe[24] pensait trouver des restes de la pensée de Wilhem Reich, des segments postcommunautaires, nous avons trouvé un groupe hétérogène qui se déclare «libéré», «libertin», composé pour partie de commerçants proches de l'extrême droite «libertine», racistes, sexistes, de couples dans la quarantaine (ou plus) voulant quitter l'«érotisme de l'habitude», de femmes et d'hommes bisexuels, d'hommes ayant réussi à «convaincre» leurs épouses, de quelques femmes seules et de jeunes couples venus «s'éclater» ensemble. Milieu en

---

20. Remarquons non seulement que ces débats se posent collectivement entre hommes et femmes, mais aussi que chaque homme ou chaque femme se trouve aussi aux prises individuellement avec ces questions.
21. Les *backrooms* gais sont des pièces sombres situées dans les bars, les saunas et autres lieux semi-publics où les hommes entre eux (les femmes y sont interdites) se livrent à des jeux sexuels à deux ou à plusieurs.
22. Les clubs se présentent comme «privés», et nous n'avions pas vraiment le *look* habituel de la clientèle.
23. Les fonds proviennent successivement pendant les quatre années de l'étude des organismes suivants : de l'Agence française de lutte contre le sida (AFLS), de la Division Sida (Direction générale de la santé du Ministère de la Santé), de l'Agence nationale de recherche sur le sida (ANRS) et, à la fin, de la Communauté européenne (Direction générale V).
24. D'autres divisions sont aussi à l'œuvre dans une équipe de recherche universitaire, notamment sur les différences générationnelles. Ainsi, pour schématiser, dans cette étude une ligne de démarcation très nette est apparue entre les chercheurs et les chercheuses de même que les chargés et les chargées d'étude issus des mouvements post-soixante-huitards qui avaient été «nourris au sein de Wilhem Reich» et des utopies communautaires et les «jeunes» collègues, sceptiques devant les promesses non tenues de la «révolution sexuelle», et vigilants devant les récupérations androcentriques de ces utopies.

pleine expansion[25], il représente à n'en point douter une évolution contemporaine du commerce du sexe[26].

Je ne développerai pas plus nos analyses ici, mais il faut préciser que l'échange et le partage des femmes mis en scène sur la planète échangiste présentent tous les aspects d'un troc patriarcal où les hommes décident du sens et des formes de l'échange, et où les femmes ont en théorie (en général avec des pressions plus ou moins importantes) le droit d'accepter ou de refuser les propositions masculines.

Dans l'analyse quantitative des petites annonces échangistes que diffusent les «revues pour couples[27]», j'ai montré que, contrairement à l'image que suggère le terme «échangiste» (couple à couple), la population qui fréquente ces lieux se compose d'environ 50 p. 100 d'hommes seuls, de 40 p. 100 de couples, de 2 à 3 p. 100 d'hommes travestis et de 3 à 4 p. 100 de femmes seules; les autres se distribuent entre des groupes d'hommes ou des duos homme/femme qui ne présentent pas (dans l'annonce) de lien matrimonial ou érotique explicite. En bref, on peut considérer que la population masculine hétérosexuelle, clientèle traditionnelle des *sex-shops* et des divers segments du commerce sexuel, représente une partie importante de la population échangiste; cette dernière est toutefois composite et comprend aussi des couples de classe supérieure qui ne fréquentent que les soirées très privées.

La méthode utilisée

En dehors du travail pendant l'été au Cap d'Agde naturiste, l'ethnographie sur l'échangisme s'est effectuée à deux, en «couple» homme/femme. Avec une chargée d'étude – une grande partie de ce repérage a été réalisée avec Isabelle Million[28] –, nous avons visité les lieux dits échangistes en observant les pratiques. Dès que la situation le permettait, nous avons proposé aux personnes rencontrées de faire avec elles des interviews, à leur domicile ou ailleurs. Par la suite, nous avons organisé un certain nombre de rencontres publiques autour de la prévention du VIH au cours desquelles les contacts se sont approfondis.

Les difficultés rencontrées ont été de deux ordres. D'une part, dans ce milieu où l'anonymat est la règle, et où les adresses des lieux sont peu accessibles[29], une partie importante de notre énergie fut au départ consacrée à

---

25. Au début de notre étude (1993/1994) neuf lieux de rencontres échangistes existaient dans la région lyonnaise. Aujourd'hui, ils sont plus d'une vingtaine. Et le phénomène est européen. On a ainsi assisté à un déplacement de la clientèle (masculine) de la prostitution issue des classes moyennes ou supérieures vers ces lieux. À ma connaissance, seuls deux ou trois clubs «pour couples» existent au Québec.
26. Le «commerce du sexe» se définit comme l'ensemble des activités où de la sexualité (réelle, virtuelle ou fantasmatique) est vendue ou achetée, sous une forme ou une autre. Pour ma part, reprenant en partie les analyses de Paola Tabet (1986), je pense que la prostitution n'est pas en soi un objet sociologique. Comprendre l'évolution (surprenante) des lieux échangistes passe par le fait d'analyser plus globalement le «travail sexuel» et le «commerce du sexe» où c'est bel et bien le différentiel de valeur entre le corps (et l'accès au corps) des hommes et celui des femmes qui est tarifé et acheté.
27. Voir l'article «La planète échangiste à travers ses petites annonces» qui vient de paraître dans *Panoramique*, *«Le cœur, le sexe et toi, et moi»*, n° 34, 1998 : 111-123. L'étude quantitative des petites annonces a été menée sur la revue *Swing*, n° 24, par Yura Petrova avec le logiciel «Lexico» créé par A. Salem (Lebart Salem 1994). Jacques Laris s'est astreint au traitement manuel de 1 000 petites annonces tirées de *Swing*, n° 38, Céline Peyraud les a mises en forme et Claire Parichon s'est plongée dans l'étude qualitative de 230 lettres de réponse aux petites annonces que nous a fournies un informateur.
28. Isabelle Million est vidéaste. Après avoir collaboré à notre étude, et notamment à partir des matériaux recueillis dans la recherche, elle réalise aujourd'hui un documentaire sur les hommes et les femmes qui travaillent dans la pornographie.
29. Cette situation existait au début de l'étude. Aujourd'hui, en France, les clubs pour couples s'affichent de plus en plus dans les journaux gratuits et les publicités murales.

essayer de repérer ces lieux puis d'y pénétrer, donc de trouver des tenues vestimentaires adaptées[30], puis d'arriver à nouer des contacts. Nous savions que le statut de «voyeur», expérimenté dans le milieu gai, est légitime. La *scène* échangiste se compose de pratiquantes et de pratiquants où certaines personnes restent en couple quand d'autres cherchent les contacts collectifs, et d'une myriade de personnes qui ne viennent que voir (ou consommer) des images. Et là est l'autre difficulté. Autant dans les lieux gais, entre hommes, nous n'avons jamais subi d'agressions, autant ici toute femme qui apparaît comme seule, c'est-à-dire qui n'est pas «protégée» et «contrôlée» par un homme, semble «libre» (vacante), donc à prendre. De plus, si officiellement, la règle reconnue est que ce sont les femmes qui, en dernier ressort, décident d'une relation, l'attitude de certains hommes est «lourde», voire parfois harcelante (verbalement et physiquement). Il nous a fallu souvent rappeler – et parfois crier – notre volonté de ne pas participer aux scènes sexuelles. Là encore, seule la parole masculine (la mienne en l'occurrence) est le véritable rempart aux sollicitations/agressions des hommes. Tout homme qui ne manifeste pas des signes répétés de liens d'appropriation avec la femme qui l'accompagne la livre, en quelque sorte, aux demandes masculines. Dans la région Rhône-Alpes, cette situation d'enquête particulièrement inconfortable a duré peu de temps. Un milieu qui cultive le secret met aussi au point des stratégies de défense et essaie de repérer ceux et celles qui, par leurs attitudes, ne correspondent pas aux normes du lieu. Dans la mesure où nous avons commencé à expliciter le but de nos visites (la prévention du sida), où j'ai été reconnu comme sociologue lors de débats publics (notamment à la télévision), et où nous avons écrit des articles sur le VIH dans les grandes revues échangistes, assez vite, il s'est dit que «Daniel et Isabelle» comme on nous appelait, ou «le professeur [en référence à mon statut universitaire]» et sa collègue, «ne faisaient rien». Il nous a alors été plus facile de continuer notre ethnographie, quitte, parfois, à nous abriter derrière les responsables de ces lieux pour ne plus être importunés.

Une autre partie de notre travail de recherche s'est effectuée au Cap d'Agde naturiste, durant l'été. Et là, nous n'étions plus seuls. Nous fûmes assistés de plusieurs chargées et chargés d'étude. Les débats ont alors pu être collectifs.

Le Cap d'Agde naturiste (CAN)

Le CAN représente sans doute la plus grande zone de «tourisme sexuel[31]» d'Europe intégrée à la «planète échangiste». Au pied de tours de béton, entre la route nationale et la mer, sous la protection des vigiles et entourés d'immenses séparations «naturelles», des centaines de milliers de touristes de toutes nationalités viennent chercher la valeur ajoutée du lieu : le sexe. Si les naturistes naturalistes sont rares, et sont souvent regroupés dans l'immense camping, les autres, les naturistes «libertins» des deux sexes, année après année, viennent ici pour voir et se rencontrer. C'est ainsi que tous les soirs, sur les terrasses des cafés, dans les allées du CAN, on peut assister à de longs défilés de vêtements dits «sexy» portés par les femmes (et quelques hommes, souvent gais). Le négoce du CAN est aussi centré sur le commerce du corps, le commerce du sexe. À côté des bars, restaurants et autres agences immobilières, on trouve salons de beauté (qui proposent des épilations complètes), boutiques de

30. Quand un club nous refusait l'accès (la porte restait close malgré nos coups de sonnette), nous ne savions jamais si cela était dû à notre *look*, à l'existence ce soir-là d'une soirée privée ou à une résistance au discours sur la prévention du sida que nous élaborions.
31. Selon notre définition, cette formule ne connote pas (ici) de pratiques pédophiles.

vêtements «coquins[32]», vente de bijoux à poser sur le sexe et clubs. Tous les cabarets (*night-clubs*) du site se déclarent «non conformistes» et réservés aux couples[33].

Pendant la journée, à côté de la plage naturiste familiale où hommes, femmes et enfants apprécient la pureté de l'eau et la tranquillité du lieu, et avant qu'elle devienne la plage gaie, se trouve la «plage libertine» : une zone de plusieurs centaines de mètres, protégée par des dunes et gardée jusqu'à 18 heures par des maîtres-nageurs CRS (compagnie républicaine de sécurité). Jusqu'en 1997, lorsque les autorités ont voulu éradiquer la sexualité gratuite, après le départ des CRS des centaines de personnes se livraient à des scènes de sexualité collective. C'est là, entre 17 et 18 heures, donc juste avant le départ des CRS que jour après jour nous avons distribué préservatifs et messages de prévention. Sur la plage : des couples, mais aussi quelques femmes seules et beaucoup, beaucoup d'hommes seuls, ceux que l'on a qualifiés de «guetteurs» ou de «voyeurs».

Ces «guetteurs» ou «voyeurs», à la présence pesante, sont de deux types. Les plus importants numériquement sont des hommes de 18 à 70 ans, qui habitent la région et accèdent à cette plage sans payer les droits d'accès à la zone naturiste en passant par les dunes, ou par la plage publique voisine située à quelques centaines de mètres. Souvent d'origine modeste, ils vivent en couple traditionnel et sont consommateurs de pornographie. La réputation du lieu attire ainsi une quantité importante d'hommes en quête d'images et de contacts sexuels. Pour la plupart non naturistes, ils restent en short à la lisière de la plage, entre plage et dunes. Tout lieu de drague extérieur, au CAN ou ailleurs en France, semble attirer ces hommes seuls qui, parfois en voiture – ici à pied – par cercles concentriques, balisent ces territoires. Les «guetteurs» sont traditionnellement présents dans les lieux où s'exhibe ou se consomme du sexe. C'est ainsi d'ailleurs, en étudiant leurs mouvements, que nous avons pu repérer des lieux d'exhibition sexuelle dans des villes qui nous étaient inconnues.

L'autre catégorie de «guetteurs» ou «voyeurs» est composée de pères de famille naturistes qui, prétextant des rencontres entre copains, laissent femmes et enfants sur la plage familiale pour «se rincer l'œil», comme ils disent. Leurs épouses, du moins celles avec lesquelles nous avons pu discuter, ne sont pas dupes. Elles expliquent le comportement de leur conjoint en invoquant la nature voyeuse de la sexualité masculine.

La méthode de recherche propre au CAN

Une fois découvert – avec stupéfaction – le lieu avec Isabelle Million, nous nous sommes partagé l'animation des équipes mixtes chargées tout à la fois de mettre en place la prévention et de rédiger les observations ethnographiques. La saison fut découpée en quinzaines et, du début de juillet à la fin d'août, des groupes successifs de trois à quatre personnes furent affectés à ce travail. Le recrutement des chargées et chargés d'étude a été réalisé dans nos réseaux universitaires et militants. Ces personnes étant logées sur place dans un appartement commun, travaillant ensemble dans un milieu potentiellement anxiogène et en tous cas particulièrement sexiste, dès le départ de cette action nous avions décidé de privilégier des collaborateurs et des collaboratrices ayant nettement des options égalitaristes et des analyses antipatriarcales.

Chaque jour, nous quittons notre appartement-bureau vers 16 ou 17 heures pour aller diffuser des préservatifs, des lubrifiants et des dépliants de

32. À noter que certaines enseignes («chic et coquin»), les vitrines, et encore plus les défilés sur les terrasses de café ou dans les clubs échangistes, reproduisent cette symbolique.
33. Seul un club est ouvert tous publics et accueille les gais et les SM (sado-masos).

prévention. C'est à l'occasion de ces diffusions que nous nouons des contacts avec les gens. Les difficultés sont multiples. Certaines tiennent à la surpopulation de la plage : 800 personnes sur une plage de 300 mètres. Si trouver une place pour nos serviettes et pour nos sacs remplis de préservatifs n'est pas toujours simple, l'autre difficulté tient à l'omniprésence de la sexualité en ce lieu. Sentir, ressentir le terrain ethnographié est parfois difficile. J'utilise ici des journaux de terrain pour illustrer mes propos. Il s'agit de notes que j'ai rédigées moi-même, mais chaque membre de l'équipe écrivait chaque jour ses propres notes qui ont ensuite été utilisées dans la recherche.

Notre observation et notre démarche de prévention s'étendaient aux dunes, où malgré une chaleur étouffante (le vent ne pénètre pas dans des cuvettes), nous avions pris l'habitude de nous habiller. En dehors des exhibitions massives, les dunes se répartissent entre la population «couples» (la journée) et les homosexuels qui, surtout la nuit, s'en servent comme lieux de drague. L'après-midi, lors de nos diffusions, une cinquantaine d'hommes seuls et quelques couples arpentent les petits chemins. Les codes du voyeurisme sont assez formels pour ne pas risquer d'incidents qui seraient dénoncés comme «graves» et qui feraient fuir les couples exhibitionnistes. Cela n'empêche pas que les chargées d'étude aient trouvé les dunes très oppressives et lourdes de harcèlements divers : surnombre d'hommes en quête sexuelle, regards pesants et commentaires insultants qui impriment d'emblée et *volontairement* un rapport de pouvoir, regroupements d'hommes qui suivent, font corps pour barrer le passage, attouchements furtifs non consentis lors des regroupements. Ainsi en début de séjour, nous nous sommes trouvés quasiment corps à corps avec certains de nos suiveurs.

Voilà pour l'ambiance et le cadre de travail de notre ethnographie. Contrairement à ce que voulaient nous faire croire les personnes élues et les commerçants lors de la première réunion consacrée à la prévention du sida, la plage dite libertine n'est pas fréquentée uniquement par quelques dizaines de personnes. Le CAN est un lieu de tourisme sexuel. On comprend alors facilement que les rapports hommes-femmes, les rapports sociaux de sexe, soient centraux dans l'analyse du lieu et dans les relations au sein même de l'équipe de travail que nous formons. Pressions et violence de toutes sortes sur les femmes de l'équipe sont omniprésentes. Et lors des réunions de bilan de l'action en septembre 1996, notamment dans les groupes de discussion entre hommes, d'une part, et entre femmes, d'autre part, il a été facile de se rendre compte que même si les contraintes et la «pollution» s'exercent aussi sur les hommes (par l'imposition et la partielle adoption de modèles érotiques ou de comportements avec les femmes), celles-ci s'exercent beaucoup plus violemment contre nos collègues féminines dans la mesure où elles ne sont qu'objets dans les regards «pesants», les propositions pornographiques, les essais d'achat[34]. La pollution peut alors se traduire par une perte d'estime de soi ou, au contraire par l'acceptation des formes sexistes de valorisation.

Ces formes d'agression ne se sont pas limitées au regard. En 1997 lors d'une distribution de préservatifs sur la plage, un guetteur s'approche d'une chargée d'étude pour en obtenir «plein». Celle-ci, devant le ton menaçant et le peu de préservatifs qui nous reste ce jour-là, refuse. L'homme, à ce moment-là, l'agresse. Il lui arrache les préservatifs des mains tout en l'insultant. Nous avons alors arrêté notre travail en distribuant un texte dénonçant cette agression et qui se terminait ainsi : «Quels qu'en soient le lieu et la forme, la violence contre les femmes est inacceptable!» Et nous avons muni les femmes de l'équipe de sifflets pour prévenir les agressions. Par la suite, ces faits furent largement commentés

34. Une chargée d'étude s'est vu ainsi proposer plusieurs milliers de francs pour accompagner un vieil Américain de passage.

par de nombreux et nombreuses échangistes. Plusieurs femmes nous ont fait savoir qu'elles aussi avaient été agressées par le même homme, ou d'autres.

Cependant, pour que cette réaction collective émerge, il a fallu auparavant ouvrir les débats sur les formes de violence que vivaient les femmes membres de l'équipe dans leur situation de travail. J'en viens donc maintenant à l'exemple que je voudrais présenter plus en détail.

Un exemple de débat compliqué dans une équipe de recherche

L'exemple concerne les «guetteurs». Pendant la première année de notre étude, sur la plage du CAN, les guetteurs nous ont consciencieusement ignorés. Il nous a été impossible de les approcher réellement ou de discuter avec eux.

La scène que je vais commenter se passe en 1996. J'y suis accompagné par Sylvie Tomolillo, étudiante en maîtrise d'ethnologie à l'Université Lumière Lyon 2, déjà ancienne collaboratrice de notre équipe de recherche et qui effectue cette année-là un stage «de terrain» dans le cadre de son diplôme[35], et par Valérie Bourdin, qui venait de nous rejoindre quelques mois auparavant. J'utilise des extraits de notre journal de terrain commun pour illustrer mon propos (le style relâché propre à ce type d'écrit a été conservé).

Le samedi 6 juillet à 17 heures, nous arrivons sur la plage, et de suite nous remarquons l'absence de guetteurs. La distribution de matériel de prévention se déroule comme à l'ordinaire. La plage pourvue en matériel de prévention, commence alors l'interaction que j'aimerais commenter :

> C'est alors qu'un homme arrive des dunes assez vite. C'est un garçon connu. Il était déjà là l'année dernière. Grand, moustachu, il a le sourire facile et ne manque jamais de nous saluer cordialement tout en venant chercher ses Kpotes. «Vite», dit-il en tendant la main. On lui donne une Kpote en lui disant «On vient [...]». Il semble gêné. «Et mes amis?», continue-t-il. «Il n'y a pas de Kpotes pour mes amis, je peux leur en amener.» «Nous le ferons nous-mêmes...» et sur cette parole, nous nous dirigeons vers les dunes en accélérant le pas, lui flanqué à nos côtés. Bernard, c'est son nom, nous guide vers son groupe d'amis. Une grande partie des guetteurs-piliers de la plage. Ils sont une petite dizaine, assez souriants, décontractés... Un grand brun nous dit alors : «Vous allez dans les dunes? Alors allez à la troisième allée, là il y a deux couples; ils auront besoin de vous [...]», «On va les guider», dit l'un deux [...] Et nous voilà parti-e-s, une meute à nos côtés [...].
>
> Arrivés à la troisième allée, juste avant la zone gaie, à côté du camping Oltra, un homme seul nous attend : c'est fini, elles sont parties depuis 5 min... Bernard est désolé, sincèrement désolé. Nous nous retrouvons alors Sylvie et moi entouré-e-s d'une dizaine d'hommes seuls. Plus loin dans les allées, l'information sur le départ des couples est déjà passée. Les hommes scrutent à nouveau les nouveaux arrivant-e-s de la plage [...].
>
> Et au fond des dunes commence alors un étrange dialogue où, on va le lire, s'articulent dans les propos, les questions et représentations masculines virilistes de la sexualité, le phallocentrisme à l'état brut (quand les hommes mesurent leur valeur à la taille de leur sexe), les méconnaissances du sida et de ses modes de transmission. Le tout dans un langage masculin sexiste typique, hérité de la pornographie et de la socialisation dans les groupes de pairs.

35. Sylvie Tomolillo parlera dans son rapport de stage «d'ethnologie en milieu hostile» pour qualifier son expérience.

> «On peut quand même avoir des préservatifs?», demande un homme, petit, assez brun, une chemisette bon marché au dos. Nous distribuons. Bernard interpelle de loin un garçon. À nous : «Lui, il faut le connaître, c'est le Libanais, le maire des dunes. C'est lui qui...»
>
> Nous formons un cercle. Les paroles fusent, et les hommes n'attendent pas toujours une réponse. «Mais vous étiez déjà là l'année dernière?», fait remarquer un p'tit rouquin, circoncis [...]. «Oui», dit Bernard. «Elle aussi?», demande le Brun en désignant Sylvie. «Oui», répond Bernard. Et Sylvie d'acquiescer.
>
> Sont là Bernard, qui s'affirme comme porte-parole, sorte de gardien de l'éthique des lieux. Il y a toujours des hommes comme lui, ou comme «Renard des sables» dans les lieux de drague. À ses côtés, le brun de Montpellier arrivé depuis une heure. Lui débute sa saison et se demande si cela vaut le coup de rester tout le week-end : «Y a rien!»; «Personne à tirer! faut attendre plus tard.»; «Et sur la plage comment cela se passe? Ça bouge ou pas encore?»; etc. Ton et regards (sur Sylvie) sont lourds [...] Plusieurs hommes sont quasi silencieux, entre la quarantaine et la cinquantaine. On les imagine facilement clients de sex-shops. Ils demandent des renseignements sur les boîtes, questionnent la fermeture de l'Exquis après la fusillade (trois mois de fermeture administrative pour notre partenaire de l'année dernière, il paraît qu'il y aurait 56 impacts de balles. Comme quoi les excès de virilité [...]). Eux commentent, parlent de mafia, citent des hommes politiques, apprécient les stratégies des patrons de boîte, leurs débats virils. Ils connaissent sans savoir et, en définitive, distinguent assez mal les protagonistes et les enjeux. Ils colportent rumeurs et bruits [...].
>
> Non leur territoire est ici, entre plage et dunes.
> L'année dernière, tous nos essais de discussions collectives avec eux avaient été des échecs. Ils fuyaient comme des lapins [...] Prenaient une capote, et pfuitt détalaient [...].
>
> Aujourd'hui, la discussion commence. Ou plutôt se mêlent plusieurs conversations : les demandes de renseignements, et les mises à jour des informations entre guetteurs qui se retrouvent pour ce premier week-end de l'année. Ils sont de Montpellier, Sète, Béziers... Ouvriers, employés, mariés... Des habitués qui connaissent les «hardeurs» et «hardeuses» spécialistes des sexualités collectives... Le nouveau venu se renseigne : «Et le 268? Les Anglais, le couple belge? Et la grosse, qu'est-ce qu'elle fait la grosse?» Les hommes lui répondent, un peu gênés de notre présence. On a l'impression qu'ils n'ont pas d'autres mots que la porno pour parler, et Sylvie est là [...].

Je suis à ce moment-là assez content. Pour une fois, nous allons pouvoir discuter avec ces hommes qui constituent aussi une population particulière du CAN. Hommes en général de milieu populaire, hommes souvent «lourds», insistants, hommes consommateurs de pornographie, ils représentent une population que j'imagine assez proche de celles des clients et autres *mateurs* entrevus sur les trottoirs de Lyon (Welzer-Lang *et al.* 1994). Mais de plus, ici, ces hommes, du moins une partie d'entre eux, constituent une forme de «main-d'œuvre» sexuelle se mettant à la disposition des couples qui viennent «s'amuser». Et je suis d'autant plus heureux que je suis accompagné d'une chargée d'étude et qu'il est rare que les hommes parlent aussi franchement en présence d'une femme.

Les notes de Sylvie décrivent la même scène, en d'autres termes...

Extraits des notes de Sylvie Tomolillo:

> Des jeunes à cheval passent [...]. Un premier cavalier passe, explique que sa monture est peureuse et demande donc à l'attroupement de s'écarter un peu. Plusieurs hommes s'exclament sur la beauté de la bête. «C'est quoi comme race ça?», demande le Montpelliérain. «Espagnol», répond le cavalier en se retournant. «Ah, espagnol comme lui...» Et il désigne son collègue. «Eh, regarde tu vas croiser un autre cheval, un Libanais!», lance-t-il, faisant référence à la taille du sexe du Libanais en question[36].
>
> Il a un débit continu de paroles grasses, d'allusions malsaines, sexistes. Il enchaîne : «D'ailleurs, il faudrait en mettre un de cheval ici, les femmes elles aiment bien ça, hein!» Il me prend à témoin. Tandis que je lui adresse un regard de travers, une moue significative de la manière dont j'apprécie son «humour», Bernard le rappelle à l'ordre. Bernard est le gardien de la bienséance, il veille à ce que tout le monde nous respecte. Sur la plage ou dans les dunes, il insiste systématiquement pour que les personnes qui l'accompagnent remercient à chaque fois que nous leur donnons un préservatif... Cela change de ceux qui protestent parce nous n'en donnons qu'une par personne [...].
>
> [Le Montpelliérain] se comporte de façon complètement maladive par rapport au sexe. Sa présence permanente à côté de moi me rend nerveuse, même si j'essaie de faire abstraction du flux continu d'obscénités et de provocations qui s'échappe de sa bouche.
>
> Alors que la suite de la troupe à cheval s'est engagée sur le chemin, troupe composée de jeunes filles et garçons ados et pré-ados, Bernard le somme de se taire. Manifestement, lui ne comprend pas [...] Il s'enquiert à nouveau de la race d'un cheval : «Arabe». Il fait une remarque que je ne comprends pas sur les Arabes. Tous ces jeunes sont vêtu-e-s normalement, il y a des chances pour qu'ils-elles ne soient pas naturistes, tandis qu'hormis Daniel et moi tous les hommes qui nous entourent – et continuent d'arriver par dizaines – sont nus. Mais le Montpelliérain ne daigne pas s'écarter du chemin et changer de registre, malgré les protestations de ses collègues. Alors qu'une fille d'une douzaine d'années passe, il l'interpelle carrément : «Alors ma chérie, c'est bien le cheval?» Elle est très gênée, accélère quelque peu la cadence. J'ai envie de cogner. Tous les autres protestent, Bernard hausse le ton : «Oh, c'est une gamine!» N'empêche qu'ils tolèrent la présence de ce type parmi eux et dans les dunes [...].

Sylvie et moi sommes ensuite revenus vers la plage. Moi j'étais content. Content d'avoir pu approcher ces hommes, content d'avoir noué un contact, content d'avoir pu montrer à Sylvie cet univers d'hommes... Et, pour moi – homme –, cela semblait évident qu'elle devait être dans les mêmes dispositions d'esprit... Et pas du tout. Sylvie était en colère! En colère contre le machisme de ces hommes, en colère contre leurs allusions sur les cavalières, en colère aussi contre moi qui n'avais pas remarqué les agressions verbales qu'elle avait subies.

Que s'était-il passé? Malgré la différence d'expérience sur ce type de terrain[37], j'avais eu, pour ma part, accès au verbal de ces hommes, saisi les

---

36. Sexisme et racisme se côtoient souvent dans les propos de certains hommes rencontrés.
37. Dans les faits, la formation à la recherche ou à l'intervention sur les lieux de consommation sexuelle est longue, parfois fastidieuse, et toujours particulière. D'autant plus que l'Université ou les écoles de travail social semblent faire comme si «le terrain» était souvent associé à une partie de plaisirs... exotiques. Nos amis et amies de AIDES ou de ACT-UP (deux associations

tentatives effectuées pour tester Sylvie. Comme souvent dans ce type de lieu, je m'étais surtout préoccupé de sécurité physique; j'avais fait attention qu'aucun de ces hommes seuls ne transgresse les codes de bons usages entre chercheurs, chercheuses et guetteurs, que les codes de bonne conduite de ce style de lieu soient respectés. Je n'avais rien vu, ni senti, des regards que jetaient certains sur Sylvie, des remarques humiliantes, des gestes d'appropriation, etc., et des réactions que cela pouvait provoquer en elle : sentiments d'humiliation, d'angoisse et de révolte.

Je m'étais conduit en «mec», décidant ce qui était grave ou moins grave, important ou moins important. J'avais fait passer l'intérêt de LA recherche avant ceux de Sylvie. *Fort* d'un double statut hiérarchique, responsable de la recherche à l'égard d'une chargée d'étude, donc disposant de prime abord de l'analyse légitime des interactions, homme par rapport à femme dans ce milieu où l'homme doit, sur le terrain, se montrer protecteur et où c'est lui qui guide l'action, les allées et venues du couple faisant de la recherche, j'avais analysé la scène à travers mes propres filtres, sans apercevoir l'effet de cette même scène sur ma collègue. Plusieurs années après, je peux maintenant dire que, si c'était moi qui avais ressenti ces mêmes agressions, j'aurais sans doute trouvé un subterfuge pour fuir cette scène anxiogène.

Et ce jour-là, je ne comprenais qu'à moitié la colère de Sylvie, ajoutant ainsi sans doute à sa détresse!

Bien sûr, l'équipe étant mixte, et les débats sur la méthode omniprésents, cette scène fut vivement discutée, et malgré mes (premières) résistances, largement commentée. Sylvie put décrire dans le détail ce qu'elle avait vu, entendu et surtout ressenti. Je crois d'ailleurs que, si nous n'avons pas vécu à nouveau des agressions de ce type, c'est grâce aux débats que cette scène a produits. Il était clair à ce moment-là aux yeux de tous et toutes que nous, hommes et femmes – même si les hommes pouvaient décrire des formes qu'ils assimilaient à de l'agression –, n'avions pas les mêmes réactions devant de tels événements. D'abord et surtout, mais pas uniquement, parce nous n'étions pas traités de la même manière par les hommes seuls. La pression pornographique, l'«ambiance» du lieu font que l'ensemble de ces hommes, et chacun pris individuellement, pense légitime – et normal – de s'approprier en paroles (obscènes), regards et parfois gestes le corps de l'ensemble des femmes et de chacune en particulier. Y compris des chargées d'étude.

Il nous est accordé à nous, hommes chargés d'étude ou de recherche, un statut autonome, spécifique, une reconnaissance de notre activité de prévention. Il n'est pas grave que nous ayons des regards, des discours, des gestes... en discordance avec ces lieux. Entre hommes, entre dominants, on assiste à un partage des pouvoirs. De plus, mon statut de chef de mission et d'universitaire me fait apparenter aux «Grands Hommes», ceux qui – à l'instar de ce qui se passe chez les Baruyas – ont, de l'avis général, un pouvoir supplémentaire aux autres. Une des preuves de ce pouvoir consiste d'ailleurs à être accompagné de (jeunes) femmes qui se présentent (sur le terrain) comme «libres» (non appropriées distinctement) mais dirigées par moi.

À elles, ces femmes chargées d'étude, on ne leur reconnaît pas de statut particulier. Bien qu'elles soient encadrées par un homme, elles restent comme l'ensemble des femmes du CAN – et l'ensemble des femmes en général – à la disposition de l'ensemble des hommes, seuls ou en couple. De plus, les femmes

---

françaises de lutte contre le sida) peuvent aussi témoigner de ce type de difficultés. Pour ma part, j'étais nettement moins à l'aise lors de mes premières sorties sur le trottoir lyonnais ou lors de mes premières incursions dans les *backrooms* gais, salles complètement noires que je ne connaissais pas auparavant, ou même lors de mes premières visites sur cette plage accompagné d'Isabelle Million.

de l'équipe se présentent souvent comme étudiantes devant des hommes parfois à fort capital financier, parfois ouvriers[38], mais souvent à faible capital scolaire[39]. Elles représentent donc des femmes qu'il faut «mettre au pas» en leur montrant les «vraies» valeurs, et notamment le pouvoir de la virilité phallique. Les velléités de ces hommes trouvent des modes d'expression parfois paradoxaux, notamment dans leurs interactions avec moi. Ainsi, sans doute certains ont-ils pu cataloguer mon apparence vestimentaire et mon attitude générale comme typiquement homosexuelles. Mais, dans la mesure où cette supposition sur mon orientation sexuelle indiquait pour eux que mes collègues femmes n'étaient pas appropriées par moi, ils ne manifestaient pas de comportements agressifs à mon égard. Par contre, si des paroles homophobes[40] ont parfois fusé contre moi sur ce style de terrain, c'est toujours lorsque nous nous sommes opposés, ou lorsque *je me suis opposé, aux désirs d'appropriation de ces hommes. Leurs insultes* tentaient ainsi de me déqualifier comme homme et de réaffirmer leurs prérogatives sur mes collègues femmes.

Sexisme contre les femmes et homophobie contre les hommes, homophobie et viriarcat[41] construisent entre hommes et femmes des rapports hiérarchisés *et non symétriques* de genre.

Des outils et des principes méthodologiques à mettre en place

Comment travailler ensemble entre femmes et hommes? En tout cas sans même toujours réfléchir aux présupposés de la possible ou impossible collaboration, nous travaillons ensemble[42]. Il me semble donc important d'essayer de tirer quelques principes méthodologiques qui puissent tenir compte de la mixité des équipes de recherche et des rapports sociaux de sexe qui s'exercent entre chercheuses et chercheurs sur le terrain.

Si l'on y réfléchit bien, cette position est une suite logique de la position adoptée par l'Association française des anthropologues (AFA) en 1981[43] lorsque des femmes, provoquant d'ailleurs des remous dans la salle, interrogèrent le statut des femmes dans la discipline au cours du compte rendu de l'atelier «Anthropologie des femmes et femmes anthropologues». Il s'agissait alors de soumettre au vote la motion suivante :

> Compte tenu du souci des anthropologues de l'A.F.A. ici présents :
>
> 1. *de respecter les droits et l'autonomie des minorités;*
> 2. de mettre en cause l'emprise de l'idéologie dominante sur la science anthropologique;

---

38. Ces derniers sont rares à loger sur le site naturiste étant donné le prix des locations, mais ils y sont «visiteurs» de manière plus ou moins officielle.
39. Remarquons cependant que l'éventail des professions des «naturistes libertins» va du garagiste au procureur, en passant par les petits commerçants et quelques professeurs d'université. Les «mateurs» et autres guetteurs, en tous cas ceux du groupe permanent qui se tient en haut des dunes, appartiennent souvent, eux, à des couches populaires.
40. «Daniel, c'est pas un vrai mec»; «Regarde, il ressemble à un pédé...»
41. Le «viriarcat» est le pouvoir des hommes (*vir*) qu'ils soient pères ou non, que les sociétés soient patrilinéaires ou matrilinéaires. Le terme «patriarcat» employé par les mouvements sociaux est souvent incorrect d'un point de vue anthropologique. Voir à ce propos les écrits de Nicole-Claude Mathieu (1985b) déjà cités.
42. Il n'y a qu'à penser à l'ensemble important d'équipes où chercheuses et chercheurs travaillent déjà effectivement ensemble, souvent sous la direction de chercheurs, sans même poser ces prolégomènes de discussion.
43. Cela a eu lieu au colloque international du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) : «La pratique de l'anthropologie aujourd'hui», tenu à Sèvres, du 19 au 21 novembre 1981.

3. de poursuivre des voies de recherche et de critique susceptibles de jeter une lumière nouvelle sur les rapports humains et leur transformations passées, présentes et futures.

Nous proposons qu'à l'avenir tous les membres de l'A.F.A., lors de leur participation à des rencontres scientifiques, formelles et informelles, accueillent avec le respect accordé à d'autres courants minoritaires et à d'autres chercheurs qui parlent au nom de groupes opprimés, les interventions émanant d'anthropologues féministes, et qu'ils encouragent une attitude semblable de la part de tous leurs collègues. (Motion présentée par Mona Étienne, chercheuse associée à la New School for Social Research de New York) : adoptée (pour : 60 contre : 3, abstentions : 15). Séance plénière du samedi 21 novembre dans l'après-midi [44]).

Il est temps pour la discipline d'évaluer l'ensemble des travaux effectués sur la violence faite aux femmes et d'accepter :

Que dans nos sociétés machistes et viriarcales la violence faite aux femmes, y compris aux chercheuses, est omniprésente.

Dans la recherche, cette violence prend des formes particulières : violence imposée par les chercheurs qui, même «inconsciemment» reproduisent des schèmes ressentis comme violents par nos collègues femmes; violence et abus de pouvoir dans les rapports hiérarchiques, violence sur nos terrains d'enquête... Quelle que soit la perception des chercheurs de cette violence, il serait normal d'accepter la perception de nos collègues femmes :

> Il appartient aux privilèges du maître qu'il peut ne pas penser qu'il est le maître, alors que la position de l'esclave implique qu'il n'oublie jamais sa position. Il ne faut pas méconnaître que la femme perd dans des cas infiniment plus rares la conscience d'être une femme, que l'homme celle d'être un homme (Simmel 1989 : 71).

Que l'omniprésence de cette violence nécessite un lieu où elle puisse être discutée, et cela, sans crainte des regards et propos masculins qui ont souvent (pour ne pas dire toujours) tendance à nier ou à dévaloriser les jugements des femmes, du moins à ne pas leur accorder autant de valeur qu'à d'autres facteurs, comme l'intérêt de la Recherche ou autres intérêts masculins.

J'imagine que cette proposition en fera réagir plusieurs. Permettez-moi donc de préciser ma pensée. Nous sommes dans un monde de transition où la domination masculine, reconnue comme telle par de nombreuses personnes progressistes, est tout à la fois dénoncée par de nombreuses femmes et quelques hommes, mais toujours en œuvre dans les équipes de recherche. Il appartient alors aux intellectuels et aux intellectuelles d'être capables d'innover dans des formes méthodologiques qui permettent simultanément de prendre en considération l'état actuel des rapports de pouvoir entre hommes et femmes et de penser leur dépassement, c'est-à-dire l'intégration par les équipes mixtes des points de vue des femmes, considérés en général comme minoritaires (ou non pertinents), et la relativisation des points de vue masculins, qui doivent être pris comme points de vue particuliers et non comme expression de la vérité générale et universelle, de laquelle les chercheurs ont tendance à se réclamer.

---

44. *Bulletin de l'A.F.A.*, nº 8, juin 1982, p. 36, cité par Mathieu (1985b : 171).

Pour notre part, ayant subi l'influence des mouvements des femmes et des hommes antisexistes, nous avons depuis longtemps adopté – notamment lors des bilans des actions de terrain – le principe de groupes non mixtes où l'expression de paroles autonomes est possible. Il existe certainement d'autres modes.

Que les débats sur l'expression et le vécu des rapports sociaux de sexe dans les équipes de travail représentent une chance supplémentaire de lutter contre l'androcentrisme dans les sciences sociales.

La réelle mixité des débats et des équipes de recherche est une occasion supplémentaire pour les chercheuses et les chercheurs de mixer leurs points de vue sur le monde et sur les faits sociaux, que ceux-ci se présentent sexués ou non. De fait, l'ensemble des enseignements méthodologiques à l'université «oublient» le genre et les points de vue en matière de genre au profit d'une position dite «neutre», «générale», bien souvent expression des points de vue du groupe dominant, c'est-à-dire des hommes. La lutte contre l'androcentrisme devient alors une manière, y compris pour les hommes, d'adapter le regard et d'apprendre à lire une autre cartographie du monde. Cette rupture épistémologique de la part des hommes, j'en suis persuadé, ne peut que renouveler les problématiques et les méthodes.

Que la lutte contre l'androcentrisme devrait aussi permettre la prise en considération des minorités : gais, lesbiennes, personnes bisexuelles, «transgenres», queers, etc. Si les rapports de genre produisent la domination masculine, ou si la domination masculine structure les rapports de genre[45], les mouvements sociaux et l'analyse approfondie des rapports sociaux de sexe nous montrent que, contrairement à ce que suggèrent les analyses biaisées par l'androcentrisme et l'homophobie, les genres ne sont pas si homogènes qu'ils aiment à se présenter ou à être présentés. Comme le démontre l'analyse féministe, il n'y a pas homogénéité des catégories de genre.

D'autres minorités sont inclusives du genre et en sont même parfois le produit. L'hétérosexisme nous a habitués à considérer comme « normale » une vision hétérosexuée du monde, conforme à la domination masculine, à exclure de nos analyses ce que vivent les gais, les lesbiennes, les personnes bisexuelles, les «transgenres», et les *queers* de toutes sortes.

Une méthodologie scientifique qui accepte la subjectivité (et la sexuation) du point de vue des scientifiques devrait aussi reconnaître ces multiples segmentations du social :

1) *en rétablissant la place réelle de l'hétérosexualité dans le social,* donc en resituant les places des autres types de choix sexuels, ou d'identité de genre; en problématisant l'hétérosexualité elle-même;

2) *en ouvrant les équipes de recherche aux chercheuses et aux chercheurs issus de ces groupes minoritaires* qui seuls, comme minoritaires, sont à même de faire accéder leurs collègues (dont nous-mêmes), à la conscience qu'elles et ils existent et vivent. Ces personnes peuvent aussi nous aider à déconstruire les mécanismes de l'articulation minorités/majorité.

Sans doute, certaines et certains argumenteront contre le communautarisme ou le sectarisme de telles approches, opposeront l'universalisme de la pensée au catégoriel... Parce que le féminisme et, à sa

---

45. Voir à ce propos les débats produits par l'ATP, «Femmes féminisme recherche», publié dans Hurtig *et al.* (1991), et notamment les contributions de Christine Delphy et de Nicole-Claude Mathieu.

suite, le proféminisme sont des universalismes, et non une somme de revendications catégorielles, il importe de mettre à plat l'ensemble des divisions hiérarchiques que créent nos modes de pensée hérités de plusieurs siècles de patriarcat. Et, pour cela, de mettre en place de nouveaux outils méthodologiques, seuls capables de rafraîchir les visions masculines du monde.

Conclusion : ne pas conclure

> L'homme féministe c'est celui qui appuie les revendications des femmes, qui dans la vie quotidienne tente de changer sa position de mâle dominateur. Il admet que dans cette société, le pouvoir appartient aux hommes. Malgré ses principes et cette allégeance, sa position dans la société demeure privilégiée (au travail, en politique, à l'égard de la sexualité). Il ne peut d'ailleurs pas, dans les faits, renoncer à tous ses privilèges[46].

Nous avons vu comment, progressivement, le non-débat entre groupes d'hommes et groupes de femmes a fait place à l'intégration par certains hommes, à des degrés divers, des acquis de la recherche féministe. Cette affirmation n'empêche d'ailleurs nullement les risques de récupération d'un pouvoir mâle contesté.

Un point de vue n'est jamais neutre mais sexué. La reconnaissance de cette sexuation, le fait que dominants et dominées ne vivent pas les mêmes réalités sociales, que les rapports sociaux de sexe traversent l'ensemble de la société, y compris les équipes de recherche, est riche de sens et de perspectives pour envisager des travaux qui permettent de comprendre la domination masculine et ses effets.

Cependant, même en ayant intégré les postulats de base de la recherche féministe, nous avons vu aussi que le cadre méthodologique pour travailler ensemble, entre hommes et femmes, n'est pas simple et, en tout cas, pas encore construit. La reconnaissance de la domination masculine ne suffit pas à garantir une réelle prise en considération du point de vue des femmes dans les équipes mixtes.

J'ai donné ici un exemple de «non-prise en considération» des effets différenciés et hiérarchisés des constructions du genre dans la recherche. J'aurais pu en donner d'autres. L'exemple cité est tout à la fois personnel et collectif. Parce qu'il se présente comme personnel, et en particulier parce qu'il me (re)met en cause, l'exposé en fut parfois difficile. Avant tout, il me fut surtout difficile d'accepter d'entendre, donc d'écouter ce que disait ma collègue, et par la suite mes collègues femmes. Derrière cet exemple personnel, je sais aussi que beaucoup de femmes, et quelques hommes, reconnaîtront ce que l'on a trop vite tendance à classer dans les vieilles lunes : la résurgence, dans cette équipe dite antisexiste, chez les hommes, de schèmes enfouis au plus profond des manières de faire et de voir le monde.

Le présent article qui n'appelle ni satisfecit ni autodafé se veut un constat réaliste. La lutte en vue de la suppression de l'androcentrisme dans les sciences sociales et dans nos sociétés est déjà longue. Dans cette lutte, les hommes qui appellent à la déconstruction du masculin et à la fin de la domination masculine sont soumis à un double processus. D'une part, comme hommes, donc dominants «connaissant le mode d'emploi de la domination», ils doivent aider à circonscrire le contenu de ce qui est appelé «LA» masculinité et son cortège totalitaire d'homophobie, de formes de violence masculines diverses et variées, subies par les femmes, mais qui s'exercent aussi contre les «p'tits hommes»

---

46. Marc Chabot, *Des hommes et de l'intimité*. Montréal, Éditions Saint-Martin, 1987, p. 16.

pour qu'ils ressemblent par mimétisme aux portraits des «Grands Hommes», ceux qui sont donnés en exemple dans les «stades de la virilité», que ces «stades» soient sportifs, scolaires, économiques ou politiques. Les hommes proféministes doivent *dévoiler* les coulisses des scènes où les femmes voient se dérouler les guerres entre hommes, les luttes pour être le meilleur, le premier.

D'autre part, et en même temps, comme hommes, ils ne doivent jamais oublier qu'ils sont et resteront longtemps marqués dans leurs manières de faire, de vivre et de voir le monde par le sceau de la virilité. Conscients de cela, ils doivent écouter les personnes qui subissent cette domination, seules capables de dire les effets à court, à moyen ou à long terme de la domination masculine et des rapports sociaux de sexe qui la structurent. Cela concerne en premier lieu les femmes. Les recherches et les luttes que mènent depuis près de 30 années les féministes en France et ailleurs mettent la violence en tête des obstacles à leur émancipation, à leur expression et à leur vie autonomes. À côté des féministes, il faut offrir des espaces pour la mise en évidence de ces formes de violence, que les hommes les considèrent comme importantes ou non. Cela constitue sans doute un préalable à des recherches mixtes.

Cependant, soutenir l'émergence de la parole ne suffit pas. Encore faut-il être capable, dans les équipes mixtes, de dresser un cadre de débat et de confrontation, d'articuler les analyses critiques de la domination masculine issues de femmes et d'hommes. Dans la recherche et ailleurs. À travers l'exemple cité, mais aussi à travers la critique de textes de sociologues, nous avons vu que, si l'adoption par des hommes d'une analyse en termes de domination masculine est sans doute une condition nécessaire, elle n'est pas une condition suffisante pour garantir la prise en considération des paroles, des analyses et des expériences des femmes.

Si les femmes sont les premières visées, les premières à s'être élevées contre la phallocratie et le sexisme qu'elles subissent, elles ne sont pas les seules. Parce qu'elle s'impose dans l'ordre de l'évidence normative hétérosexiste, la domination masculine classe les femmes entre elles, et les hommes entre eux. Et c'est ainsi que, de manière différente mais articulée, lesbiennes, homosexuels, femmes et hommes bisexuels, «transgenres», *queers*, bref tous ceux et celles qui n'appartiennent pas au groupe des «vrais» hommes ou n'y sont pas classés subissent aussi, à des degrés divers, les effets des constructions différenciés et hiérarchisés du genre. Ces personnes ont aussi une place à prendre dans les débats actuels sur la déconstruction du genre et du système catégoriel hiérarchique qu'impose la domination masculine.

Nous donnerons-nous les moyens de construire un cadre problématique et méthodologique qui, partant des acquis des recherches féministes, prendra en considération et respectera positions et luttes des dominées, analyses critiques des dominées et des dominants sur la domination? Telle me semble être une des questions actuelles à débattre dans le champ des rapports sociaux de sexe.

Daniel Welzer-Lang
Maître de conférence en sociologie
Université Toulouse-Le Mirail

Annexe

Réseau européen d'hommes proféministes

Depuis plusieurs décennies la domination masculine et le patriarcat ont été remis en cause par les femmes et le mouvement féministe. À travers des groupes militants, des études universitaires, des réseaux de solidarité, des actions positives... des femmes féministes ont dénoncé l'inégalité économique, sociale et politique qu'elles subissent en Europe et ailleurs, les violences qui leur sont faites et la réclusion dans la sphère domestique [...].

Depuis une vingtaine d'années, des hommes de plus en plus nombreux, se sont joints à la lutte pour l'égalité entre femmes et hommes. À travers des groupes d'hommes, des centres pour hommes violents, des revues, des réseaux, des actions contre la guerre et la virilisation des esprits, ils ont affirmé leur volonté de parvenir – en soutien aux femmes et à leurs côtés – à une société non sexiste.

Mais aujourd'hui les hommes proféministes sont encore isolés les uns des autres dans de nombreux pays d'Europe, parcellisés dans des groupes multiples et sans lien entre eux. Cette situation empêche débats, échanges et luttes communes entre hommes et avec les femmes.

C'est pourquoi nous proposons de réunir l'ensemble des hommes qui soutiennent sous une forme ou une autre la lutte contre le patriarcat et la domination masculine dans un réseau européen d'hommes proféministes.

Soutenus par la Communauté européenne, nous voulons déconstruire le genre masculin, affiner nos études critiques des modes de domination masculine, comprendre comment les sociétés machistes et homophobes nous font hommes et dominateurs, affirmer notre volonté de vivre en paix sans violence, sans guerre entre hommes, sans oppression entre hommes et femmes.

Nous affirmons ainsi qu'hommes ET femmes sont volontaires pour vivre une nouvelle société où le genre ne sera plus le discriminant central entre les individus qui doivent être libres de choisir leurs modes de vie comme bon leur semble.

Dans un premier temps, à partir de l'automne 1997, nous prenons l'initiative de créer une banque de ressources sur Internet pour visibiliser les groupes existants, les revues, les études sur les hommes et le masculin, les réseaux et les hommes déjà engagés dans des réflexions et actions antisexistes. Cette banque de données sera disponible en CD-Rom dès le printemps 98 et réactualisée. Nous souhaitons que ce site puisse favoriser :

- L'échange de réflexions et la circulation transversale des informations et des contacts qui aident concrètement la transformation des rapports sociaux de sexe, notamment sur les thèmes suivants : violences sur les femmes, les enfants, les hommes, sexualités, santé physique et mentale des hommes, travail, nouvelles valeurs des masculinités, prévention du VIH, paternité, contraceptions masculines...

- Le soutien international aux actions positives pour l'égalité des chances entre femmes et hommes.

- L'ouverture au niveau européen d'un débat entre hommes ainsi qu'entre femmes et hommes progressistes. Ce débat doit accompagner l'éclosion d'une nouvelle manière de vivre les rapports hommes/femmes en suscitant l'émergence d'initiatives.

Peuvent s'associer au réseau l'ensemble des hommes et des femmes, les groupes et réseaux, les revues qui se sentent partie prenante d'une société non patriarcale, une société qui rejette violences et homophobie et toute discrimination basée sur le genre.

Un bulletin bilingue fera régulièrement état de l'avancée du réseau.

Daniel Welzer-Lang
Sociologue
Équipe Simone,
Université
de Toulouse Le Mirail[1]
E-Mail : dwl@univ-tlse2.fr

Roland Mayerl
Architecte
City & Shelter[2]

E-Mail :
rmayerl@compuserve.com

Mika Simmes
Nordic network of researchers
on men and masculinities,
Christina Institute for women's
studies[3]
EMail: msiimes@kruuna.Helsinki.FI

Contact du Réseau européen d'hommes proféministes :
http://www.menprofeminist.org

(1) Maison de la Recherche, 5 Allée Machado, 31058 Toulouse Cedex, France, Tél. : +33-5-61 50 43 94, Fax: +33-5-61 50 37 08
(2) 40 Rue d'Espagne, B. 1060 BRUXELLES, Belgique, Tél/fax : + 32 2 5347735
(3) P.O. Box 4, SF 00014, University of Helsinki, Helsinki, Finlande, Tél : + 358 9191 23395, Fax : + 358 9191 23315, E Mail

Premiers signataires : Équipe Simone Toulouse, Conceptualisation et communication de la recherche/femmes (France); CITY & SHELTER, Bruxelles (Belgique); Nordic network of researchers on men and masculinities, Christina Institute for women's studies, Helsinki (Finlande); Association RIME, Centre d'accueil pour hommes violents, Lyon (France); Association de recherche «Les Traboules» Lyon/Toulouse (France); Revue STAR à Lyon (France); Publications «...», Montpellier (France).

RÉFÉRENCES

BOLTON, Ralph
1995 «Tricks, Friends, and Lowers : Erotic Encounters in the Fields», in Don Kulick et Margaret Willson (dir.), *Taboo, Sex, Identity, and Erotic Subjectivity in Anthropological Fieldwork*. London, New York, Routledge : 140-167.

BOURDIEU, Pierre
1990 «La domination masculine», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 84, septembre : 2-31.

CETTE, Gilbert et Jean-Yves Rognant
1985 «Les groupes d'hommes-réflexions», *Les Temps modernes*, 462 : 1305-1321.

COLIN, Pierre et Claude Barillon
1981 «NON réponse, Pas de réponse», *Types, Paroles d'hommes*, 2/3, «Plaisirs» : 111.

DAUNE-RICHARD, Anne-Marie et Anne-Marie Devreux
1986 *La reproduction des rapports sociaux de sexe. À propos des rapports sociaux de sexe : parcours épistémologiques*, rapport pour l'A.T.P. Paris, CNRS, t. 3, [rééd. : 1990].

DELPHY, Christine
1991 «Penser le genre: quels problèmes?», in M.C. Hurtig, M. Kail et Hélène Rouch (dir.), *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*. Paris, CNRS : 89-101.
1998 *L'ennemi principal*, t. 1 : «Économie politique du patriarcat». Paris, Syllepse.

DEVREUX, Anne-Marie
1985 «De la condition féminine aux rapports sociaux de sexe», *BIEF*, 16, mai.
1995 «Sociologie généraliste et sociologie féministe : les rapports sociaux de sexe dans le champ professionnel de la sociologie», *Nouvelles Questions féministes*, 16, 1 : 83-110.

DORAIS, Michel
1992 *Tous les hommes le font, parcours de la sexualité masculine*. Montréal, Le Jour/VLB.
1995a *La mémoire du désir, des traumatismes de l'enfance aux fantasmes d'adultes*. Montréal, VLB/le Jour.
1995b «La recherche des causes de l'homosexualité : une science-fiction?», in D. Welzer-Lang, P. Dutey et M. Dorais (dir.), *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*. Montréal, VLB : 92-146.

DULAC, Germain
1993 *La paternité : les transformations sociales récentes*. Québec, Études et recherches, Conseil de la famille.
1994 *Penser le masculin*. Montréal, INRS/Culture et société.

GODELIER, Maurice
1982 *La production des Grands Hommes*. Paris, Fayard.
1995 «Qu'est-ce qu'un acte sexuel?» *Revue internationale de psychopathologie*, 19 : 351-382.

GUILLAUMIN, Colette
1992 *Sexe, race et pratique du pouvoir : l'idée de nature*. Paris, Côté-femmes.

HAICAULT, Monique
1992 «Le symbolique dans la complexité des rapports sociaux de sexe : le travail de la doxa», in *Actes du XIVe Congrès de l'AISLE*, Groupe de travail «Sociologie des rapports sociaux de sexe», Toulouse/Aix-en-Provence : 16-44.

HANMER, Jalna
1977 «Violence et contrôle social des femmes», *Questions féministes*, 1 : 69-90.

HUET, Maryse
1985 «La gestion de l'emploi féminin et masculin obéit-elle à des logiques différentes?», *Les Temps modernes*, 462 : 1346-1360.

HURTIG, Marie-Claude, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.)
1991 *Sexe et genre. De la hiérarchie entre les sexes*. Paris, Éditions du CNRS.

LAROUCHE, Ginette
1987 *Agir contre la violence*. Montréal, Les Éditions de la Pleine Lune.

LEBART, L. et A. Salem
1994 *Statistique textuelle*. Paris, Dunod.

MATHIEU, Nicole-Claude
1973 «Homme-culture et femme-nature», *L'Homme*, XIII, 3 : 110-113.
1985a *Critiques épistémologiques de la problématique des sexes dans le discours ethno-anthropologique*, Lisbonne, ONU, réunion internationale d'experts intitulée «Réflexion sur la problématique féminine dans la recherche et l'enseignement».
1985b «Quand céder n'est pas consentir. Des déterminants matériels et psychiques de la conscience dominée des femmes, et de quelques-unes de leurs interprétations en ethnologie», in Nicole-Claude Mathieu (dir), *L'arraisonnement des femmes. Essais en anthropologie des sexes*. Paris, EHESS : 169-245.
1991 «Les transgressions du sexe et du genre à la lumière de données ethnographiques», in M.C. Hurtig, M. Kail et H. Rouch (dir.), *Sexe et genre, de la hiérarchie entre les sexes*. Paris, CNRS : 69-80.
1991a *L'anatomie politique, catégorisations et idéologies du sexe*. Paris, Côté-femmes.

MEILLASSOUX, Claude
1975 *Femmes, greniers et capitaux*. Paris, Maspero.

POULIN, Richard
1995 «Pornographie et rapports sociaux de sexe», *Quel corps,* 47-48-49, «Constructions sexuelles» : 279-299.

REYNAUD, Emmanuel
1988 *Les femmes, la violence et l'armée – Essai sur la féminisation des armées*. Fondation pour la défense nationale – La Documentation française.
1981 *La sainte virilité*. Paris, Syros.

RIDDER, Guido de
1982 *Du côté des hommes – À la recherche de nouveaux rapports avec les femmes*. Paris, l'Harmattan.

ROGNANT, Jean-Yves
1981 «Les belles images», *Types, Paroles d'hommes*, 2/3, «Plaisirs» : 103-107.

SIMMEL, Georg
1989 *Philosophie de la modernité*. Paris, Payot (1re éd. : 1923).

SINGLY, François de
1984 «Les manœuvres de séduction», *Revue française de sociologie*, XXV : 523-559.
1986 «*Le sexe des capitaux», Cahiers de l'APRE*, nº 5 : 15-24.
1987 *Fortune et infortune de la femme mariée*. Paris, PUF.

TABET, Paola
1986 «Du don au tarif», *Les Temps modernes*, 490 : 1-53.

VALLABRÈGUE, Catherine
1981 «Pour une éducation non sexiste», *Les Temps modernes*, 462 : 1367-1372.

VOLKOFF, Serge
1982 «Ouvrières : le degré zéro de l'autonomie», *Les Temps modernes*, 462 : 1360-1366.

WELZER-LANG, D.
1987 *Arrête, tu me fais mal… la violence domestique : 60 questions, 59 réponses.* Montréal, Le Jour/VLB.
1990 *Les hommes violents*. Paris, Lierre et Coudrier (réédition en 1996 : Paris, Éditions Côté-femmes).
1994 «L'homophobie, la face cachée du masculin», in D. Welzer-Lang, P.J. Dutey et M. Dorais (dir.), *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*. Montréal, VLB : 13-92.
1997 *La polygamie du désir : entre commerce du sexe et utopies*, rapport à l'Agence nationale de recherche sur le sida, équipe Simone. Toulouse, Université Toulouse-Le Mirail.

WELZER-LANG, D. (en collaboration avec Lilian Mathieu et Michaël Faure)
1996 *Sexualités et violence en prison, ces abus qu'on dit sexuels en milieu carcéral. Observatoire international des prisons*. Lyon, Éditions Aléas.

WELZER-LANG, D. et J.-P. Filiod
1993 *Les hommes à la conquête de l'espace domestique*. Montréal, Paris, Le Jour/VLB.

WELZER-LANG, D., Lilian Mathieu et Odette Barbosa
1994 *Prostitution, les uns, les unes et les autres*. Paris, Anne Marie Métaillé.

WELZER-LANG, Daniel et Marie-France Pichevin
1992 «Préambule», in Daniel Welzer-Lang et Jean-Paul Filiod (dir.), *Des hommes et du masculin*. Lyon, CEFUP-CREA, Presses universitaires de Lyon : 7-11.